

LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE
ARTISTIQUE, SOCIÉTÉ ET SPORT.



L'ASSEMBLÉE

Participant des sots
à l'œuvre, les
marchants,
à qui passe
le vent de tout
côté, de nos
vies vagues
et vagues.

REGATES

SPORT

PARIS

Composition & Dessin
à la plume
par Ricc. Quénier



M. JULES XHROUET
Clarinettiste

Dessin de A. S. Brodeur.—Photographic Quéry Frères.

La Vie Illustrée

Journal Hebdomadaire.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION ILLUSTRÉE (limitée)

Directeur-Gérant - - - - W. A. GRENIER.
 Chroniqueur Humoristique - HECTOR BERTHELOT.
 Graphologue - - - - - PROF. MARC SAY.
 Secrétaire de la Rédaction - LÉON FAMELART.

COLLABORATEURS: Rose Couturier, Ruysdal, Dona Férentès, Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton, Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Boum-Boum.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 32 RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis.....\$2.00 par an.
 " " 1.25 six mois.
 Montréal (livré à domicile) 2.50 par an.
 " " 1.50 six mois.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

L'exemplaire: 5 cents.

Les abonnés d'un an seulement auront droit aux primes.

ANNONCES (toisées sur agate)

Chaque insertion 10 cents la ligne.

TIRAGE: 20,000 EXEMPLAIRES.

CIRCULATION PAYÉE: 18,300.

Toutes correspondances doivent être adressées comme suit:

W. A. GRENIER,
 "La Vie Illustrée,"

Boîte, 1772. MONTRÉAL, Canada.

MONTRÉAL, 6 AVRIL 1889.



A CHRONIQUE DE LA SEMAINE

N, i, ni, c'est fini de rire et de jouer à la cachette pour M. Morrison! Je lui conseille de prendre ses cliques et ses claques et de déguerpir sans tambour ni trompette. On lui laisse, d'ailleurs, pour son *exit*, toute la latitude désirable; il a eu le temps de faire ses paquets; tous les journaux l'ont averti,

depuis quinze jours.

On a sonné le branle-bas de combat; toute la police montréalaise est sur le pont. Quelques détectives, fins limiers qui rendraient des points à Vidocq et à Lecocq, se proposent de le cueillir.

Comme on voit, si M. Morrison ne se hâte pas de profiter des avertissements répétés de la presse, il sera inmanquablement cueilli.

Tant que des policiers d'occasion ont seuls tenté son arrestation, je n'ai entretenu aucune crainte sur le bonheur terrestre et la prospérité de l'ex-vacher; mais maintenant que la police de Montréal s'en mêle, je tremble pour lui, car ça va chauffer. Nous en aurons prochainement la preuve.

C'est pourquoi je me fais un devoir d'imiter l'exemple de mes confrères, d'unir ma voix à la leur pour mettre en garde ce cher M. Morrison contre l'éminent danger qui menace sa tranquillité.

Heureusement pour lui, la ligne 45e n'est pas éloignée et les agents du chemin de fer se feront un véritable plaisir de mettre un wagon spécial à sa disposition, afin qu'il puisse se rendre, en toute sécurité, dans quelque cité agréable des Etats-Unis où, je n'en ai jamais douté, nos compatriotes émigrés le recevront à bras ouverts et s'ingénieront, par tous les moyens dont peut disposer l'humanité compatissante, à lui fuir oublier les tracasseries auxquels il a été en butte et à répandre sur les blessures de son âme un baume de consolation.

En temps et lieu, je m'occuperai de faire remplir des

listes de souscriptions, dont le montant servira à assurer une rente viagère au pauvre persécuté.

Le *Witness*, qui porte un si grand intérêt aux œuvres philanthropiques, ne me refusera certainement pas son concours et fera, pour le martyre du Lac Mégantic, plus encore que pour les Chinois.

Que M. Morrison fasse donc ses adieux à cet ingrat pays où l'on ne sait pas apprécier ses grandes vertus, et qu'il aille continuer ailleurs son rôle de bienfaiteur.

C'est la grâce que je lui souhaite.

**

Je souhaite aussi que Melle Maud E. Abbott réunisse rapidement les \$250,000 qui lui manquent, afin de faire établir une école de médecine dont elle sera l'une des élèves.

—Comment! une école de médecine pour les femmes?

—Certainement, monsieur. "Quoi de surprenant à cela?" comme dit la chanson. Puisqu'on ne veut pas accepter les femmes dans les classes actuelles, il faut bien leur en bâtir une pour leur usage spécial!

Melle M. E. Abbott se serait contentée d'étudier la médecine sur les mêmes bancs que les jeunes hommes; mais les professeurs de l'Université McGill se sont montrés peu disposés à la recevoir, non plus que ses compagnes amatrices d'études médicales. Ces graves messieurs qui enseignent à McGill ont prétendu que la présence dans les classes d'un bataillon en jupons, quelque faible que puisse être son effectif, jetterait le désarroi dans l'armée des étudiants et la perturbation dans l'esprit de tout le monde touchant de près ou de loin à l'Université.

Les élèves, ont-ils dit, passeraient tout le temps de l'étude à contempler leurs condisciples du sexe auquel nous devons nos belles-mères et les aides de la dissection, distraits pendant les cours d'anatomie, s'ouvriraient le ventre et se tailladeraient à coups de scalpel, se prenant pour le cadavre.

Melle M. E. Abbott, qui se sent une irrésistible vocation pour l'art d'Esculape, ne s'est pas découragée pour si peu et, avec une admirable logique, elle s'est dit que, puisqu'on refusait de l'admettre dans les écoles existantes, il y avait une chose bien simple à faire: Créer une école de médecine spéciale pour les femmes!

Il ne lui manque, pour arriver à son but, que la modique somme de \$250,000; une bagatelle.

L'absence d'école de médecine pour femmes, en ce pays, est une immense lacune découverte par Melle M. E. Abbott, et il importe pour notre salut de la combler le plus tôt possible.

Depuis quelque temps, je me demande, tout rêveur, comment nous avons pu, jusqu'à aujourd'hui, vivre sans école de médecine pour femmes et, conséquemment, sans femmes médecins — médecins ou médecines?... *grammatici certant* — surtout quand je considère que les doctresses — car il en existe dans certaines contrées, — n'exercent jamais leur profession.

Grâces en soient rendues à Mlle M. E. Abbott, ce déplorable état de choses va changer, pour peu qu'elle recueille ses \$250,000.

Et dans quelques années, nous aurons de bonnes *médecines* beaucoup plus agréables que celles que nous donnent nos médecins...

**

Un fait divers:

Une jeune fille de dix-neuf ans, dont il est inutile de publier le nom, vient de se voir, dernièrement, traînée devant le recorder qui l'a condamnée aux frais.

Elle avait fui la maison paternelle pour suivre un amoureux et, finalement délaissée, elle était tombée dans une complète dégradation.

C'est une banale histoire, n'est-ce pas? Aussi les journaux l'ont-ils publiée en quelques lignes, dans le style télégraphique du reportage.

Aujourd'hui, on n'en parle plus; l'affaire est oubliée, et si je la remets sur le tapis, c'est parce que j'y trouve le sujet d'un nouveau chapitre à ajouter aux *Beautés légales*:

Au sein de sa famille, Mlle O. vivait en paix avec sa conscience, lorsqu'un de ces poseurs, par le beau langage desquels la naïveté des jeunes filles se laisse trop souvent tromper, vint lui tendre ses embûches.

Il était sans doute jeune, bien tourné; il parlait certainement de tout, sans rien savoir; il promettait le bien-être, le bonheur, des toilettes splendides, des colifichets et le mariage... Et puis, il était toujours vêtu avec tant d'élégance que, vraiment, on reconnaissait, à première vue, que *c'était du monde*...

Avec la candeur ingénue de ses dix-neuf printemps, Mlle O. se laissa engluier par les tendres propos et les belles promesses de ce beau moineau, dont l'ignoble conduite eut indigné Don Juan lui-même.

Elle déserta le toit paternel et l'on devine ce qui s'en suivit. Bientôt, ayant satisfait ses passions, l'*amoureuse*, pour ce débarrasser de la pauvre enfant qu'il avait dégradée, la fit entrer dans une maison malfamée qu'il est inutile de désigner davantage, et dont un détective la retira, à la requête des parents.

Amenée devant le recorder, Mlle O. *en a été quitte pour les frais*.

Elle doit donc se féliciter de n'avoir pas été envoyée à l'ombre.

Et l'*amoureux*, à qui je devrais décerner le nom que porte le jeune roi d'Espagne, quelle punition lui a-t-on infligée?

On ne l'a pas même inquiété!

Ainsi la justice s'est contentée de rendre plus triste encore la position de la victime en dévoilant son nom que tous les journaux ont publié, et le vil corrupteur, l'auteur direct de la chute, du déshonneur de la pauvre fille, jouit en paix de la vie et continue peut-être ses exploits!

Que c'est beau, la justice!!

LÉON FAMELART.

ERRATUM.—J'ai écrit, dans ma dernière chronique: "Othello en avait à revendre sur *Ophélie*"; il est clair que c'est de *Desdémona* et non d'*Ophélie* que je voulais parler. Quelques numéros de LA VIE ILLUSTRÉE ont été imprimés après correction faite; mais les autres contiennent la fatale erreur, preuve évidente de mon manque de mémoire.

L. F.

LA FOLLE DU MONT-ROYAL

L'illustration de notre nouveau feuilleton, *La Folle du Mont-Royal*, n'ayant pu être prête à temps, nous avons été forcés de remettre au prochain numéro le commencement de la publication de cette œuvre si intéressante.

FAITS DIVERS

23. Prorogation de la Législature de Toronto. Obsèques de M. J. E. Xhrouet.

26. Condamnation de Macgratt à 14 ans de pénitencier. Commencement de la discussion du bill des Jésuites au parlement d'Ottawa.

Un habitant de Guelph, Ont., assassine sa femme et ses deux fils.

27. Décès de John Bright.

29. Rejet du projet de loi de désaveu du bill des Jésuites.

A REMARQUER

Il y a dans LA VIE ILLUSTRÉE, six choses qu'on ne trouve dans aucun autre journal français du pays: le genre et l'originalité de rédaction, l'abondance de gravures, la partie graphologique, l'indépendance absolue, le bon marché extraordinaire et l'esprit d'entreprise.

Si ça ne suffit pas pour mériter le patronage du public, il est inutile pour un journal de chercher à plaire à ses lecteurs et d'aspirer au succès que doit attendre une publication de cette importance.

NOS COLLABORATEURS

La semaine prochaine, nous publierons les portraits-charges des collaborateurs réguliers de LA VIE ILLUSTRÉE. Ces portraits, réunis en une grande page, intéresseront à un haut point nos lecteurs.

CAUSERIE FRANCO-CANADIENNE

J'arrive de Paris.

Je dois avouer que cet accident est périodique chez moi et quelque peu endémique.

J'arrive régulièrement de Paris quatre fois par an.

Le moyen de faire autrement ?

Paris, outre ses attractions particulières, m'attire sans cesse par le choix varié de mes compatriotes à qui j'aime par dessus tout à serrer la main.

C'est Fréchette, c'est Beaugrand, ce sont Fabre, Drolet, Foursin, Hébert, de Martigny, Masson, Lemay, de Cazes, j'oserais même ajouter les honorables MM. Chapleau et Mercier et l'abbé Casgrain, et *tutti quanti*.

Quelques-uns de ces amis, comme Beaugrand et Faucher de St. Maurice, me font l'honneur de venir me rendre visite ici à St. Hippolyte-du-Fort, petit trou perdu dans les montagnes des Cévennes.

D'autres comme MM. Demers et Tarte, du *Canadien*, me promettent leur visite, et enfin certains, comme M. Grenier, me serrent la main et me demandent ma collaboration.

Je l'accorde de tout cœur.

Rien ne me fait tant plaisir que de causer avec des Canadiens-Français. Car je suis fier et heureux de faire savoir par tous les moyens possibles à mes compatriotes, que je n'ai jamais cessé d'être des leurs, malgré les onze ans de service qui m'ont mis deux galons français aux bras.

C'est un double orgueil pour moi d'être Canadien-Français et officier dans l'armée française et mon plus grand désir actuellement est d'aller bientôt au Canada montrer partout la tenue de Zouave.

**

Comme militaire, il me faut vous raconter des actes de bravoure.

Ces sortes de choses abondent partout où coule un sang français.

Je réveillerais donc dans votre esprit un acte héroïque que vous avez peut-être quelque peu oublié.

**

Un soir, au cercle,—il y a de cela assez longtemps—je sirotais benoîtement mon apéritif accoutumé, lisant les dépêches, les feuilles de l'endroit, quand mon regard, fasciné, s'arrêta soudain sur un nom : Lavolette.

Coquin de sort ! clamai-je, tout ému, voilà un nom qui sent son canadien à 1,500 lieues à la ronde.

Et de lire, et de lire, avec une passion bien justifiée.

Il s'agissait d'un acte héroïque, simple.

Un chef d'établissement pénitentiaire, garotté par des détenus révoltés qui s'en faisaient un bouclier, n'hésitait pas à crier aux gardes de se servir de leurs armes.

—Eh bien, leur disait-il très froidement, en les voyant hésiter pour lui obéir, ne suis-je pas votre chef ? N'avez-vous pas compris ? Je vous commande de tirer sur les mutins ! Ne vous occupez pas de moi et faites votre devoir !

Vous voyez que c'était très simple.

Les gardes firent feu, logèrent trois balles dans le corps de leur commandant, mais la révolte fut apaisée.

Je vous le dis, c'était tout bêtement héroïque.

**

Rien au monde ne m'émeut autant qu'un acte de bravoure, et la lecture de cet événement me fit bondir le cœur d'aise.

Ce brave Lavolette était canadien, j'en étais sûr, mais la dépêche me froissait.

On y disait que la révolte avait eu lieu dans une ville de la Pennsylvanie, aux États-Unis.

Un peu de réflexion, cependant, me fit vite comprendre qu'il s'agissait du pénitencier de St Vincent de Paul, dans l'île Jésus, où j'ai eu l'honneur de voir le jour pour la première fois.

Un des gardiens blessé portait même un nom : Chartrand, qui me semblait très familier.

Aussi, la méprise inqualifiable de l'agence Havas m'agaçait les nerfs.

**

Quoi ! après vingt ans d'existence, on ignorait encore

en France qu'il existait un pénitencier à St Vincent de Paul, et que ce pénitencier était commandé par M. Lavolette.

Et s'il n'y avait eu que cela encore, le mal aurait été bénin, mais j'étonne chaque jour certaines gens, quand je leur apprend qu'il y a 2,000,000 de Français au Canada.

Et remarquez bien que ces braves gens n'ignorent pas, mais pas du tout, que le temple d'Ephèse fut brûlé par Erostrate.

Beautés incomparable de l'enseignement classique !

**

Un soir, à Paris, j'étais en joyeuse compagnie.

Nous avions bien dîné, et les cerveaux chauffaient, les conversations sentaient la poudre, les voix détonnaient dans les hautes notes.

Un petit monsieur, saturé de décorations diplomatiques et littéraires, docteur de toutes espèces de lettres et de sciences, se met tout à coup à me soutenir, sans rime ni raison, que le Canada perchait quelque part dans le nord du Brésil.

La patience n'est pas ma vertu dominante.

Jugez de ma colère...

On fut forcé de m'arracher des mains mon fantaisiste géographe, qui me parut fort ennuyé et endommagé des procédés peu galants que j'avais employés pour lui apprendre la position de mon pays.

A la suite de cet incident pimenté, je dus comparaître par devant un monsieur légal, qui m'admonesta sévèrement sur ma manière par trop vive et originale d'enseigner à autrui la géographie de l'Amérique.

D'ailleurs, relisez les journaux de l'époque, ils vous apprendront l'affaire en détail.

Je dois avouer cependant que la géographie du Canada a fait de bien grands et flatteurs progrès en France depuis une dizaine d'années.

**

Revenons à M. Lavolette.

Il s'est remis de ses blessures et je l'ai félicité bien sincèrement.

Qu'il accepte les compliments admirateurs d'un vieux soldat pour l'acte héroïque qu'il a accompli, et qui devrait être inscrit dans les archives d'honneur du Canada.

CH. DES ECORRES.

POISSON D'AVRIL

Poisson d'un vilain caractère,
On évite de le pêcher ;
Mais, c'est un plaisir arbitraire
Pour vous, de le faire avaler.

P. L'ARCHER.

LAPIDÉ PAR DES SINGES

" Il ne faut pas se fier à l'air benoît des singes, nous disait, dernièrement, un voyageur de nos amis, dont une grande partie de l'existence s'est écoulée dans les bois. Je sais, par expérience, ce dont ils sont capables.

Un jour que je voyageais au Pérou, suivant à pied une voie ferrée, j'aperçus à quelques verges de distance, deux grands singes assis nonchalamment sur un rail. L'un d'eux, dès qu'il me vit, sauta sur un roc. Pour m'amuser, je ramassai une pierre et la lançai à celui qui était demeuré en place. Il bondit aussitôt et disparut. J'avais déjà oublié l'incident lorsque, avant d'avoir parcouru quarante verges, j'entendis près de mes oreilles le sifflement de plusieurs pierres. Je me retournai et vis, sur un quartier de rocher, une douzaine de ces animaux dont, selon Darwin, nous *dégénérons*, tous occupés à me lancer des cailloux. Ils me visaient avec soin, comme des hommes l'eussent fait... Et je jugeai prudent de ne pas continuer plus longtemps mon examen..."

PRIME DE "LA VIE ILLUSTRÉE"

Nous préparons une prime magnifique que nous enverrons à toutes les personnes qui auront pris une année d'abonnement à notre journal.

ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



On organise en ce moment un grand concert au bénéfice de la veuve du regretté clarinettiste Jules Xhrouet. Tous les musiciens qui étaient les amis du défunt ont promis leur concours en cette circonstance.

Le concert aura lieu le 25 avril.

Nous espérons que le public secondera les efforts des musiciens amis du défunt, en assistant à cette soirée qui sera des plus brillantes.

Prendront part au concert :

L'orchestre du Gesù, la Fanfare de la Cité, le célèbre cornettiste M. Clarke ; MM. Lebel, ténor ; Birtz, Duquette, basse, et plusieurs autres amateurs distingués.

On exécutera des extraits du *Desert* avec soli et chœurs accompagnés par l'orchestre.

On nous promet aussi une grande nouveauté : M. Clarke exécutera sur le cornet l'*Ave Maria*, de Gounod, et sera accompagné par un orchestre de 50 musiciens, la Fanfare de la Cité (40 musiciens), 2 pianos, 1 orgue et le chœur complet du Gesù (60 chanteurs) : en tout 160 exécutants. Ce morceau sera d'un effet saisissant.

Les billets sont en vente chez MM. Lavigne et Lajoie, 1657 rue Notre-Dame et au Gesù. Prix d'entrée : 50 cents ; sièges réservés : 75 cents.

On peut également se procurer, chez MM. Lavigne et Lajoie, au prix de 25cts, le portrait (cabinet) de M. Jules Xhrouet, qui est vendu au bénéfice de sa veuve.

**

Par suite d'un manque d'entente entre les membres de la troupe qui devait succéder sur la scène à celle de Wm. Rednunds et Mme Thos. Barry, les portes de l'Académie de Musique ont été closes la semaine dernière.

**

La représentation donnée le 27 mars, à l'Académie de Musique de Québec, au bénéfice de M. Garrigue, a obtenu un double succès financier et artistique.

Un bonheur en attire un autre, la charmante comédie en vers, de l'hon. M. Marchand, a été jouée avec beaucoup de goût par Mme Dandurand et M. Quesnel, avocat de Saint-Jean.

Mme Michaud a chanté à ravir ; Melle Thompson et Melle Drolet ont été très acclamées ; Mlle Ida et M. G. Marchand ont chanté avec talent un joli duo et M. Garrigue, dans son rôle de Jean, des *Noces de Jeannette*, a donné une fois encore, la mesure de son beau talent.

**

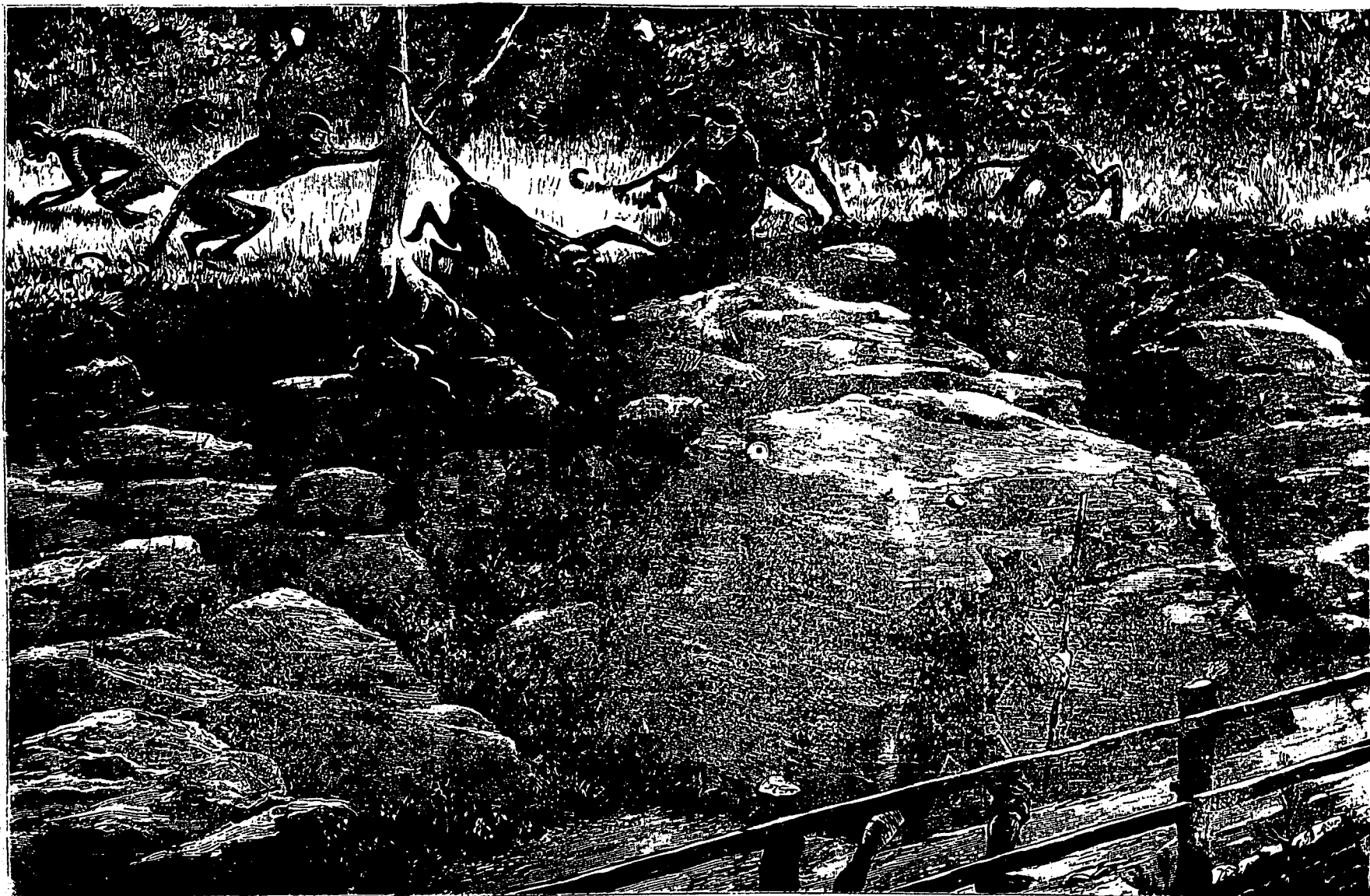
Cette semaine, à la salle de la rue Victoria, la troupe de M. Henry Lee joue *The Cavalier*, traduction anglaise du *Chevalier de Lamerville*, de d'Ennery.

L'action se passe en France, sous le règne de Louis XV et la pièce est palpitante d'intérêt.

Le "Cavalier," M. Lee, qui était enfermé dans la Bastille, parvient à s'échapper, à confondre ses ennemis et —dénouement inévitable,— à épouser la femme qu'il aime.



Une bonne mère de famille se demandant avec anxiété lequel de ses rejetons elle enverra à l'Exposition des Bébés, organisée par LA VIE ILLUSTRÉE.



Un voyageur dans les Monts Himalaya se fait lapider par des singes.

NIL NOVI SUB SOLE



CE QUE NOS JEUNES GENS VONT VOIR A PARIS

Où sont donc, en ce moment, les joyeusetés ? J'ai beau depuis quelques jours, fourrer mon nez dans tous les coins, il m'est impossible d'en dénicher une.

Dans la rue, je vois un ciel morose, des trottoirs boueux, des jupons et des pantalons crottés ; je vois les omnibus vieux style, dont le délabrement, qui s'étale au grand jour, inspire de tristes penser de noire misère. Je vois les vieilles nippes de l'an dernier, que les travailleurs avaient mises au rancart à l'approche des frimas, et qu'ils sont forcés de réexhiber, un peu plus poussiéreuses, un peu plus fanées que jadis.

Dans ma liasse de journaux je lis des articles de toutes couleurs au sujet des scandales Lockwood, "Table Rock," "\$100,000" et "\$5,000," ce qui me fait croire que le Willsonisme n'est pas confiné en France et qu'il y aurait, ici, du pain sur la planche pour un Numa Gilly. Je lis de graves éditoriaux à propos du bill des Jésuites ; des rapports télégraphiques de crimes, d'accidents de chemins de fer, d'incendies...

Rien, dans tout cela, n'est d'une folle gaieté et, pour en rire, il faudrait être doué d'une phénoménale sensibilité de rate.

Et puis, d'ailleurs, personne ne rit plus maintenant ; on n'en a pas le temps : tout le monde, notamment les jeunes gens, est occupé à faire de l'argent pour aller dans la France à Monsieur Boulanger, voir l'exposition et la tour Eiffel...

**

Ça par exemple, ça me fait rire comme une petite folle !

Y a-t-il quelqu'un dont la naïveté soit assez pharimienne pour croire qu'on va à Paris pour voir l'exposition et la tour Eiffel, ni plus ni moins ?

O bons papas Prudhomme qui allégez vos sacs d'écus pour faciliter à vos fils leur voyage transocéanique, on vous trompe horriblement !

Réfléchissez donc un instant. Pensez-vous que vos fils qui, pour la plupart, sont des gaillards dont la tête est remplie de rêves de bals, de soirées et d'amusettes variées, pensez-vous qu'ils se promèneront pendant un mois ou plus dans les allées et les salles de l'exposition, dans le but de faire des études comparatives sur les produits des Chinois, des Persans, des Australiens et autres ?

Si vous croyez cela, mes chers papas, vous vous blâmez cruellement.

Sachez que l'exposition, y compris la tour Eiffel, n'est qu'un simple prétexte.

Voulez-vous savoir pourquoi vos fils, veulent aller à Paris ?

Eh bien !... ce n'est pas pour admirer le brav'général Boulanger, ce n'est pas pour voir l'Arc de Triomphe, ni l'Obélisque, ni le Louvre, y compris la garde qui veille à sa barrière, non ; c'est pour étudier la Parisienne !

Il n'y a pas d'erreur ! Vous pouvez vous fier à ma perspicacité.

Car la Parisienne, voyez-vous, fait rêver les jeunes gens. Il y a bien de quoi, fichtre !

Après tout, cette étude-là en vaut bien une autre ; elle est pleine d'attraits, ce qui ne gâte rien. Et, tenez, moi qui fais le censeur, je dois avouer que, durant mon séjour à Paris, je m'y suis livré avec entrain et, ce qui est pire, que j'ai écrit, sur cet intéressant sujet, des observations dont j'ai une envie folle de vous faire part, faute d'actualités locales.

**

Sachez que les personnes qui prétendent que les Parisiennes ne se trouvent pas à Paris émettent un paradoxe. Moi, je dis simplement que, dans cette ville, il y a beaucoup de femmes qui ne sont et ne seront jamais Parisiennes, bien qu'elles soient nées à Paris.

La Parisienne est un type ; les voyous de la grande ville que c'est une tynesse.

En général, elle n'est pas belle dans la véritable acception du mot ; mais elle est toujours jolie.

Figurez-vous une mignonne frimousse pâlotte, encadrée de cheveux folets ou frisottants, arrangés en un désordre charmant et retombant en petites boucles sur le front ; deux grands yeux rêveurs ou pétillants de malice et de gaieté, un petit nez au vent et deux petites lèvres de corail qui semblent toujours prêtes à sourire pour laisser voir deux rangées de dents blanches comme l'ivoire poli.

Cela vous représente vaguement la tête d'une Parisienne.

Et le reste ? Le reste, la Parisienne l'habille d'un rien quand elle est *trottin*, fleuriste ou modiste, et elle a l'air d'une princesse aussi bien que quand, devenue grande dame, elle se couvre de soie, de velours et de dentelles. L'art de s'habiller n'a pas de secret pour elle.

Voilà pour le physique.

Elle a le caractère débonnaire, et mettant en action la devise de *Figaro*, elle se hâte de rire de tout, pour ne pas être obligée d'en pleurer. Elle lit beaucoup ; elle sait apprécier la littérature et elle a des auteurs favoris qu'elle inonde de lettres de félicitations. Pour elles, un poète est un être mystique, une espèce de demi-dieu qu'elle honore et qu'elle n'entrevoit qu'à travers un nuage vaporeux. A force de lire des romans elle devient romanesque ; mais elle aime mieux le romancier que les héros qu'il fait agir.

Je me garderai bien de critiquer ce sentiment qui contribue certainement, dans une grande mesure, au développement, à l'essor de la littérature française. On ne peut se figurer quels prodiges peut opérer un écrivain pour l'amour d'un de ces petits minois, et combien une lettre parfumée, couverte de fines pattes de mouches, a le don d'exalter le génie d'un poète.

Dans son ménage, la Parisienne est une maîtresse. Dans le monde ouvrier, elle ne porte pas les culottes, mais elle tient les clefs du secrétaire. Son mari lui apporte fidèlement sa paye, et elle se charge de faire marcher la maison à sa fantaisie. Je ne parle pas, naturellement, des mauvais ménages où le mari dépense régulièrement, chez le mastroquet du coin, le fruit de son labeur. Elle est ordinairement bonne mère, travailleuse et économe.

Dans le monde des aristocrates, madame reçoit sa pension qu'elle dépense comme bon lui semble. Il arrive quelquefois que la note de la couturière dépasse le montant de la pension ; alors, on a recours à monsieur qui fait la grimace, mais que l'on apaise toujours en le nommant "chéri" ou en lui faisant, pour son dîner, les mets pour lesquels il a un faible.

Inutile de m'étendre sur les talents culinaires de la Parisienne : ils sont incontestables et incontestés.

**

Tout ce qui précède n'est qu'une ébauche. Je suis certain que nos jeunes gens, lorsqu'ils reviendront de l'exposition, seront en état de vous donner de plus amples détails sur la Parisienne, à des points de vue beaucoup plus intéressants.

LÉON FAMELART.

LA FOLLE DU MONT-ROYAL

Nous commencerons dans notre prochain numéro, la publication d'un grand roman canadien inédit intitulé : LA FOLLE DU MONT-ROYAL, et écrit spécialement pour LA VIE ILLUSTRÉE.

DICTONS CANADIENS

(Suite)



LE DIABLE EST AUX VACHES

Bataille !

Après du marché, des gaillards de taille
Se flanquaient des coups. C'était un boucher,
Vieux garçon très fort, voulant chicaner
Son voisin d'en face ; on crie on s'arrache
Et chaque passant
S'échauffe en disant :
Le diable est aux vaches !

Fortune :

Un gros parvenu mangerait la lune,
Par monts et par vaux cherchant les honneurs,
D'amis, d'étrangers il est l'dévoreur ;
Les gens dégoûtés le traitent de lâche,
C'est à qui dira,
A qui maudira !
Le diable est aux vaches !

Réclame :

Sur la voie publique on voyait deux femmes
Se prendre les cheveux en tirant dessus.
Voyez, c'est affreux ! dit, n'y tenant plus,
Un passant ; pas d'soins jamais ça s'arrache :
C'est un faux chignon
Venant d'chez Ponton...
Le diable est aux vaches !

Audace :

Certain professeur délaissant sa classe
Cherche le succès d'une autre façon ;
Il travaille en vain : c'est une leçon
Qu'il doit retenir, la chance se cache.
Voyez le dépit
De cet érudit...
Le diable est aux vaches !

Adresse :

Dans le Parlement la foule se presse :
C'est un fameux bill qu'on doit discuter.
Le ministre, enfin, vient de l'emporter ;
L'opposant, vexé, se mord la moustache,
Les siens, furieux,
Se font les gros yeux...
Le diable est aux vaches !

P. L'ARCHER.

Montréal, 1er avril 1889.

Entendu au cercle :

—En somme, qu'est-ce que la médecine ? Un libre échange. Le malade prend l'avis du docteur et le docteur prend la vie du malade !

**

Le comble de la précaution :

Un assassin vient de tuer un boutiquier et sa femme ; il sort du magasin, ferme soigneusement les portes, et les volets, puis colle sur la devanture l'indication classique :

FERMÉ

Pour cause de décès.

**

Deux bohèmes prennent un apéritif dans une brasserie du faubourg Montmartre.

—Tu devrais bien me prêter cent sous dit l'un d'eux.

—Pourquoi faire ?

—Pour les prêter à Gustave.

—Et qu'en veut-il faire ?

—Il veut me les rendre, il me les doit.

LETTRE D'UN VIEUX POLICEMAN A SON NEVEU

Conseils précieux aux constables novices.

STE. EMÉLIE DE L'ÉNERGIE, 30 mars 1889.

Mon cher neveu

Ton oncle Pierriche, qui est arrivé chez nous après son voyage à Montréal, m'a causé beaucoup de plaisir en m'apprenant que tu avais une bonne chance d'entrer dans la police, attendu qu'on allait engager soixante hommes de plus. Comme j'ai passé vingt ans dans la force avant de m'établir ici, je suis en état de te donner quelques bons conseils pour ta conduite lorsque tu tiendras ta nomination.

Je t'ai vu élever, mon garçon, et je crois foncièrement que tu as de la vocation pour le métier. Tu es un gailard solidement bâti et tu n'as pas froid aux yeux.

Avec les influences que tu as auprès de la corporation, je crois que ta nomination ne fera pas un pli.

Les choses sont bien changées dans la police depuis le temps où j'en faisais partie. Le nouveau chef, Hughes, qui est un excellent cœur d'homme au demeurant, est autrement stricte sur la discipline que ses prédécesseurs. Il fait bonne façon à tous ses constables; mais, attention! s'il les surprend en faute. C'est un homme qui n'est pas commode dans ce temps-là. Pour une peccadille il lui donne sa feuille de route. Alors, *good bye, John*. Il n'y a plus de revenez-y.

Il y a une maxime que je te recommande pour te guider dans ta carrière de policeman. Cette maxime, dont tu ne saurais exagérer l'importance, dit que la faute par elle-même n'est rien; elle est toujours pardonnable, mais le fait de se laisser prendre en faute ne mérite aucun pardon. Grave-toi bien cela dans la mémoire.

N'écoute jamais la voix de l'humanité, mais sois toujours fidèle à ton devoir de constable. Le devoir, mon neveu, doit passer avant tout.

Au début de ta carrière on ne te lancera pas sur la piste des grands criminels. On te chargera d'arrêter et de traduire devant le recorder tous les individus qui se rendent coupables d'infraction aux règlements municipaux.

Il est plus que probable que ton premier exploit sera l'arrestation d'un pochard couché dans le ruisseau ou titubant sur le trottoir.

Lorsque tu auras conduit ton prisonnier au poste, le plus important de ta tâche n'est pas fini. Rappelle-toi qu'il faut à tout prix que ton homme soit trouvé coupable et condamné. Si tu n'obtiens pas la condamnation du prévenu, tu seras le plastron de toutes espèces de quolibets et de mauvaises plaisanteries de la part de tes collègues.

Tu seras exposé au ridicule qui nuira à ton avancement.

Lorsque ton prisonnier paraîtra le lendemain matin devant le recorder, tu entreras dans la boîte aux témoins et tu donneras un témoignage à pic.

Si le président du tribunal apprend que le prévenu en est à sa première infraction aux lois, il y a cent à parier contre un qu'il le libérera après lui avoir fait un sermon onctueux et perpendiculaire. C'est un danger qu'il te faut conjurer à tout prix.

La cour pardonne aux crimes contre la société, mais elle est inexorable pour les offenses contre le bon Dieu.

Lorsque tu soupçonneras légèrement le tribunal de clémence, tu concluras ton témoignage en disant: S'il vous plaît, monsieur votre honneur, lorsque j'ai arrêté le prisonnier, il a sacré, blasphémé et "baptémé."

Cela suffira.

Au lieu d'être libéré il aura \$5 ou 8 jours, ou \$10 ou un mois. Cela dépendra de la nature du "sacre."

Lorsque trois ou quatre arrestations seront enregistrées à ton crédit au poste central, il sera temps d'aggraver davantage les crimes des prisonniers.

Rien de plus facile au monde. Lorsque tu logeras un pochard au poste, tu l'accuseras d'ivresse et de résistance à la police.

Ce dernier délit entraîne toujours un châtement exemplaire.

Tu raconteras ton cas aux reporters et tu verras le soir ton nom dans les journaux. Cela lèvera de plusieurs crans ton crédit auprès du comité de police.

Ça n'est pas tout. Rien ne t'empêchera plus tard, lors-

que tu auras empoigné un ivrogne, de faire déchirer ton uniforme.

Un uniforme avec un accroc recousu te posera aux yeux de tes camarades comme les cicatrices d'un soldat revenant d'une campagne.

J'ai encore un conseil à te donner; celui-là est de la plus haute importance.

Efforce-toi de passer dans la force pour un modèle d'honnêteté.

Je te suggère un moyen infallible pour arriver à ce but.

Lorsque tu devras prendre un quart de nuit dans une rue peu passante, tu mettras six ou sept piastres, un couple de pièces de dix centins, une clé de montre et deux ou trois autres bagatelles dans une vieille bourse. Tu noteras soigneusement tout le contenu sur une feuille de papier que tu passeras à ta femme et tu partiras avec cette bourse dans ta poche pour prendre ton service.

Lorsque tu rentreras au poste, tu diras au sergent de service que tu as fait une trouvaille sur telle rue et à telle heure et tu lui passeras la bourse. Tous les journaux de Montréal mentionneront ton nom et ta trouvaille. Alors tu passeras pour le prototype du policeman honnête et ton sergent te recommandera pour de l'avancement.

Quant à l'argent et à la bourse, ils ne seront pas perdus.

Le lendemain du jour où l'annonce aura paru dans la presse, ta belle-mère, ta belle-sœur, ou quelques-unes de tes proches se présentera au poste et réclamera l'argent trouvé.

Tu vois que ce n'est pas bien malin.

J'aurais bien d'autres conseils à te donner, mais je trouve que ma lettre est assez longue.

Fais comme je te dis et je te garantis qu'avant six mois tu seras promu au nombre des constables de première classe; tu auras dix piastres par semaine au lieu de huit, comme le comité se propose de les donner aux hommes qui savent se pousser dans la force.

Tout à toi, ton oncle affectionné,

BÉNONI PINCEDRU.

Pour copie conforme,

H. BERTHELOT.

Ex-constable.

LE DINER DE TOUS LES JOURS



POTAGE

SOUPE A L'OIGNON, AUX POIREAUX.—Faites cuire ces légumes coupés par morceaux dans du beurre chaud, et tournez de peur qu'ils n'attachent. Liez avec une cuillerée de farine et allongez avec de l'eau chaude ou du bouillon, servez ce potage avec des croûtons, et quelques oignons entiers cuits dans le beurre. On peut ne pas mettre de farine et faire alors une soupe au pain ou aux pâtes. On peut aussi ajouter du lait ou du fromage que l'on sert râpé sur une soucoupe ou que l'on râpe sur les croûtons.

POISSONS

POISSONS FRITS.—On fait frire les petits poissons crus. Pour les gros il faut d'abord les faire cuire, puis les couper par morceaux. Si le poisson est cru, le rouler dans la farine et le jeter dans la friture fumante.—S'il est déjà cuit ou s'il est d'une cuisson facile comme l'éporlan, le goujon et le merlan, tremper dans la pâte et faire frire. On peut aussi au lieu de pâte, tremper le poisson dans de l'œuf battu et le rouler dans la chapelure. On sert les poissons égouttés, seuls, ou avec une sauce tomate, ravigote, beurre de Montpellier, maître d'hôtel. Les poissons d'étang, qui auraient un goût de vase, doivent mariner avec épices et vinaigre avant d'être frits.



BOEUF A LA MODE

BOEUF

BOEUF BRAISÉ AUX CAROTTES, SALSIFIS ET AUTRES LÉGUMES.—Prenez un morceau de cuisse, aloyau ou entrecôte, piquez-le de lard et faites-le revenir une demi-heure, puis couvrez-le et au bout d'une heure de cuisson ajoutez vos légumes épluchés, sel, épices, un verre d'eau-de-vie; et faites cuire jusqu'à ce que les légumes soient tendres.

BOEUF BRAISÉ.—Placez votre bœuf, piqué ou seulement entouré de bandes de lard dans un poëlon avec beurre, sel, épices, un verre d'eau-de-vie, une carotte et un oignon. Faites cuire six ou huit heures en fermant bien le poëlon. On le sert seul ou sur une purée ou garniture de légumes.

ENTREMETS DE LÉGUMES ET D'ŒUFS

ASPERGES.—Grattez avec un couteau la partie blanche des asperges, lavez-les et formez-en de petites bottes; faites-les cuire vingt minutes dans l'eau bouillante salée. Quand elles sont cuites, égouttez, déliez les bottes et servez-les sur un plat troué ou sur une serviette—servez en même temps une sauce blanche ou hollandaise—froides, elles se mangent à l'huile. Les asperges vertes coupées par petits morceaux et blanchies dix minutes à l'eau bouillante, s'apprêtent comme les petits pois.

PETITS POIS.—Choisissez les petits et fraîchement écossés; mettez-les dans une casserole avec beurre, quelques petits oignons nouveaux, quelques feuilles de laitues, sel, un peu de sucre. Faites cuire à feu doux trois quarts d'heure, au moment de servir liez la sauce avec un peu de farine ou des jaunes d'œufs. On peut ajouter aux pois un peu de lait ou de jus de viande. Les petits pois à l'anglaise se font en les jetant dans l'eau bouillante et en les y faisant cuire trois quarts d'heure. On les égoutte et on les sert avec du beurre.—Pour les pois au lard ou les volailles ou autres viandes aux pois, faites revenir le lard ou la viande dans le beurre, puis lorsqu'ils sont cuits ajoutez les pois. Si la sauce est trop longue laissez-la tarir ou liez-la avec un peu de farine.

ENTREMETS SUCRÉS ET DESSERTS

MOUSSE.—Faites un sirop de sucre très-épais; quand il est bouillant joignez-y un jaune d'œuf mélangé à une essence quelconque et tournez le tout sur un feu doux jusqu'à consistance de bouillie épaisse.—Remuez de temps en temps jusqu'à ce que la préparation soit refroidie—mélangez-y au moment de servir dix fois son volume de crème fouettée.

MOUSSES A DIFFÉRENTES ESSENCES.—Mélangez au jaune d'œuf du sucre vanillé ou frotté sur du citron et réduit en poudre, un peu de fleurs d'orangers pilées, une demi-tablette de chocolat rapée, la valeur d'un verre à liqueur de café extrêmement fort, une cuillerée de sirop d'orgeat.—Pour faire une charlotte Russe, on garnit une tourtière de biscuits à la cuillère, on la remplit de cette préparation, puis on la retourne au moment de servir.

LA FOLLE DU MONT-ROYAL

Nous commencerons dans notre prochain numéro, la publication d'un grand roman canadien inédit intitulé: LA FOLLE DU MONT-ROYAL, et écrit spécialement pour LA VIE ILLUSTRÉE.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

LES NOUVEAUX MINISTRES FRANÇAIS

Le nouveau ministère composé par M. Tirard après la chute du cabinet Floquet se compose de personnages politiques très considérables ; nous donnons aujourd'hui les portraits des titulaires des portefeuilles de marine, de la justice et des travaux publics.

M. l'amiral Jaurès, *ministre de la marine*, est né, en 1823. Nommé aspirant en sortant de l'école de Brest, il devint enseigne en 1845, lieutenant de vaisseau en 1850, capitaine de frégate en 1861, prit part à la guerre de Crimée, aux expéditions de Chine, de Cochinchine et du Mexique, et reçut le grade de capitaine de vaisseau en 1869.

Lorsque survint la guerre de 1870, M. Jaurès fut appelé à un commandement dans l'escadre de la mer du Nord ; mais l'expédition maritime qu'on projetait n'ayant point eu lieu, il fut chargé de fortifier Carentan.

Peu après, Gambetta, alors ministre de la guerre, l'appela à l'armée de la Loire avec le grade de général de brigade.

Mis à la tête du 21^e corps, il se conduisit avec autant d'intrépidité que de sang-froid, notamment aux combats de Mamers, de Marchenoir, de Vendôme, de Bonnétable, de Pont-de-Genne, de Sillé-le-Guillaume, dans la retraite de l'armée jusqu'à Laval, et fut nommé général de division à titre auxiliaire.

Après la signature de la paix, il déposa son commandement et reçut, en octobre 1871, le grade de contre-amiral en récompense de ses brillants services.

Nommé dans le Tarn, lors des élections complémentaires du 2 juillet 1871, député à l'Assemblée nationale, M. Jaurès, qui appartient à l'opinion républicaine modérée, soutint de tous ses votes la politique de M. Thiers.

Sous le gouvernement de combat il passa à l'opposition et combattit toutes les mesures de réaction présentées par le cabinet de Broglie. A diverses reprises il prit la parole à l'Assemblée

avocat et conquit une place distinguée dans le barreau de la cour de Lyon.

Le nouveau garde des sceaux a débuté dans la carrière politique comme conseiller municipal de sa ville natale ; il a été ensuite nommé membre, puis président du conseil général du Rhône.

Candidat à la députation, pour la première fois, dans la 6^e circonscription de Lyon, à une élection partielle, le 20 mai 1883, il fut battu par le candidat d'extrême gauche, M. Monteillet. Mais, lors des élections générales de 1885, il fut nommé sur la liste d'Union républicaine,

il s'était rendu assez populaire par la campagne ardente qu'il mena, contre la préfecture de police, sous le pseudonyme d'*Un vieux petit employé*.

Détail piquant : aux élections d'août 1881, M. Yves Guyot fut candidat à la députation, dans le premier arrondissement de Paris, contre M. Tirard, alors député sortant, qui le battit à 2,000 voix de majorité.

LE MÉTIER DE ROI

Le métier de roi, avait bien autrefois ses petits désagréments.

Ainsi les Hérules avaient pour constante habitude de massacrer leur souverain quand les pluies, par trop abondantes, détruisaient leurs récoltes.

Sept choses, disent les anciennes lois d'Irlande, témoignent de l'indignité d'un roi : opposition illégale dans le conseil, infraction aux lois, disette, stérilité des vaches, pourriture des fruits, pourriture des grains mis en terre. Ce sont là sept flambeaux allumés pour faire voir le mauvais gouvernement d'un roi.

L'historien espagnol Solis raconte que lorsque l'empereur du Mexique montait sur le trône, on lui faisait jurer que pendant son règne les pluies auraient lieu suivant les saisons, qu'il n'y aurait ni débordement des eaux, ni stérilité de la terre, ni maligne influence du soleil et des astres. Les vieux Mexicains étaient gens qui prenaient leurs mesures.

En Chine, c'est encore une idée reçue que si l'année est bonne, c'est que l'empereur est béni du ciel, et ses sujets lui en tiennent compte. Survient-il quelque tremblement de terre ou une série d'inondations, comme cette année, par exemple, on les lui attribue également et il court grand risque d'être détroné.

Seulement, car il y a un seulement, ceux qui



M. L'AMIRAL JAURÈS
Ministre de la marine



M. THÉVENET
Ministre de la justice



M. YVES GUYOT
Ministre des travaux publics

nationale, notamment sur la réorganisation de l'armée.

En 1875, il fut élu sénateur inamovible et, l'année suivante, appelé au commandement de la 2^e division de l'escadre de la Méditerranée. Peu après il succéda au contre-amiral Bonie comme commandant de l'escadre cuirassée de la Manche et fut promu commandeur de la Légion d'honneur.

La marine et la France peuvent compter sur un homme qui a de si brillants états de service.

M. Thévenet, *ministre de la justice*, député du Rhône, membre de l'Union des gauches, est un Lyonnais.

Né en 1845, dans la seconde cité de France, il y devint

faite pour le scrutin de ballottage.

M. Yves Guyot, *ministre des travaux publics*, est, comme on le sait, député de la Seine et membre de l'extrême gauche. Bien qu'ayant un programme politique très avancé, M. Yves Guyot s'adonne surtout à l'étude des questions financières, économiques et sociales. Il a fait partie de nombreuses commissions parlementaires importantes, notamment de celle du budget, dont il a été rapporteur.

M. Yves Guyot est député depuis la législature de 1885. Avant d'entrer à la Chambre, il était conseiller municipal de Paris (quartier Notre-Dame), et avant en-

approchent le Fils du ciel ont toujours grand soin, comme vous pensez, de lui représenter le Céleste-Empire comme le paradis du globe et ses armées, battues à plate couture, comme ayant remporté les plus étonnantes victoires.

En famille :

—Enfin, maman, veux-tu que j'épouse M. Gustave ?

—Eh bien ! oui, j'y consens.

—Mais tu disais hier que tu ne pouvais pas le souffrir.

—Parfaitement. C'est pour cela que je veux devenir sa belle-mère.



Après les brillantes fêtes du carnaval, l'apaisement s'est fait, et la pensée unique, recueillie, de toutes nos jolies mondaines, est toute à l'observance du carême. La sévérité du costume remplace la coquette fantaisie, et la simplicité, quoique toujours élégante, a une allure sobre d'ornements et de nuances, bien faite pour prouver que cette trêve de repos, après les plaisirs, continue à être observée à notre époque avec un sentiment aussi profond que celui qui dictait en cela la conduite de nos aïeules. Pour nous, sans en faire un temps de pénitence, nous allons, si vous le voulez bien, Mesdames, examiner un peu nos goûts et nos penchants mondains, et sans blâmer par trop le luxe et l'élégance, tâcher de les restreindre à des proportions qui ne puissent gêner en rien le budget modeste de beaucoup de ménages.

La mode a des entraînements qui sont l'apanage de toute société civilisée, aussi peut-on les encourager dans une juste mesure, car sans eux il n'y aurait pas cette activité de fabrication, ces créations multiples d'objets d'art en toute espèce, et la richesse, certes, n'a pas un emploi meilleur que celui de soutenir et d'aider les artistes, les laborieux, en faisant aussi la part de la charité. Les beaux meubles, les étoffes magnifiques, les bijoux, les fourrures et les dentelles, ont certainement place dans l'ensemble de notre existence, et ils concourent au développement de l'industrie et du commerce, qui font la prospérité d'un pays; mais encore faut-il savoir limiter ses goûts à sa position et à ses moyens; rester dans les justes bornes de sa situation sociale, calculer avec ses ressources, veiller à ce que, dans son intérieur, nul ne souffre d'une dépense non motivée, agir enfin avec bon sens et réserve, et mettre sa conscience à couvert.

Il est surtout une dépense contre laquelle je m'élève chaque fois que je le peux: c'est celle qui consiste dans le déploiement du luxe dans la toilette des enfants. Rien n'est plus ridicule, plus grotesque même que ces fillettes habillées en petites femmes, avec panache de plumes et garniture de fourrure. La peluche, le velours, la soie composent leurs costumes, et les façons de toilette de ce petit monde coûtent presque autant que celles de leurs mamans. Pour bien jouer et bien travailler, point n'est besoin de tant de belles choses. Une robe en lainage, bien coupée, de forme gracieuse et pratique, est tout ce qu'il faut à cet âge où tout dans l'éducation doit tendre à former le caractère de la fillette vers le but sérieux de la vie, et à lui faire comprendre que ce sont ses qualités qui la rendront aimable bienveillante, la feront apprécier de tous, bien plus qu'une belle robe.

Les costumes de Carême ont tous un caractère d'austérité qui leur est propre. Le drap, le cachemire agrémentés de broderie noire, de galon et de soutache aux dessins très serrés, sont tout à fait à l'ordre du jour. On choisit de préférence, pour mieux marquer le genre à part de ce temps de retraite, des couleurs qui le rappellent. Le violet, le pensée foncé, le noir, le loutre carmélite, et pour les réunions du soir au tour de la table de travail, les demi-tons héliotrope.

Nous avons bien des choses à signaler en fait de toilettes.

D'abord une jolie robe de réception chez soi, bien simple mais de très bon goût: elle en drap beige de forme princesse derrière. Les devants forment blouse sur empèchement de velours bleu brodé de fleurs même ton. La jupe est ouverte sur un tablier de velours également brodé, avec ceinture ronde prenant des petits côtés, et s'agrafant sous un chou de velours bleu.

Puis pour jeune fille une gentille toilette en pékin hironnelle et drap blanc. Elle se compose d'une jupe

ronde en pékin noir et blanc, avec tunique en drap uni simplement relevée à gauche et chemisette pareille retenue sous une ceinture. Petite veste en pékiné, garnie de beaux boutons de nacre. Col droit et parements en drap blanc.

Quelques mantelets de printemps font leur apparition; très dégagés et très ornés de broderies et de frange, ils deviennent de vrais objets de luxe. On nous annonce des choses merveilleuses pour les beaux jours, et les modèles que nous avons admirés ne nous laissent aucun doute à ce sujet. Nous en reparlerons sous peu.

ROSE COUTURIER.

LES NOUVELLES MODES



Toilette de Bal.—Robe en gaze rose, garnie de deux ruches ourlées de ruban comète. Cette garniture se répète tout autour du bas de la jupe. Deux larges rubans partent de la taille et font nœud au bas de la jupe. Corsage froncé à la vierge, garni de rubans partant des dessous de bras, faisant pointe devant, tournant autour de la taille pour faire nœud sur le côté droit. Petites manches froncées, garnies de ruban.

DIEU VOUS BENISSE!

La coutume d'adresser une sorte de souhait ou de salutation à la personne qui éternue remonte à la plus haute antiquité et se retrouve chez tous les peuples, mais on n'en connaît pas exactement l'origine.

La mythologie donne l'explication suivante:

Prométhée avait mis la dernière main à sa statue d'argile dont il voulait faire un homme, il ne restait plus qu'à lui donner le mouvement et la vie. Ce dernier point l'embarrassait. Il alla consulter Minerve. Celle-ci sachant que le soleil était l'âme du monde, le père de la nature, la source de la vie enfin, conduisit Prométhée dans les airs et l'approcha du globe lumineux, en le protégeant de son manteau contre les rayons de feu.

Alors Prométhée tenant à la main une fiole faite

exprès, l'emplit subitement d'une portion de ces rayons; puis l'ayant hermétiquement bouchée. Il retourna sur la terre, mit le flacon sous le nez de la statue, le déboucha et les rayons s'insinuèrent avec tant d'impétuosité dans le cerveau que la statue éternua; après quoi ils se répandirent dans tous les membres et la masse fut animée. Prométhée au comble de la joie fit aussitôt des vœux pour la conservation de l'ouvrage de ses mains. Dieu vous bénisse! s'écria-t-il, en contemplant l'homme qu'il venait de créer. L'homme l'entendit, retint ce souhait et tout le reste de sa vie, toutes les fois qu'il entendit un homme éternuer, il le saluait d'un: Dieu vous bénisse! Ses descendants prirent cette habitude et voilà comment elle est parvenue jusqu'à nous.

Les talmudistes, qui sont bien renseignés sur ce qui s'est passé dans le paradis terrestre, dans l'arche de Noé, à la tour de Babel et chez les patriarches, indiquent une autre origine.

Après la création tout homme qui éternuait, était frappé de mort. C'était une loi générale que tout homme vivant n'éternuerait jamais qu'une fois. On comprend qu'il y avait là une cause de mort subite très grande, surtout après le déluge, alors que la terre était couverte d'algues marines de nature à conserver l'humidité et à provoquer de nombreux coryzas.

Cette mode dura jusqu'au patriarche Jacob, qui, ayant fait de mânes réflexions sur les inconvénients qu'il y avait à sortir ainsi brusquement de la vie sans préparation, s'humilia devant le Seigneur, et obtint par ses supplications et ses prières d'être dispensé de la règle commune et d'être averti de son heure dernière. Il éternua et ne mourut pas. Grande fut la stupéfaction de ceux qui l'entouraient. Bientôt la nouvelle se répandit et tous les princes de la terre, informés de cet événement miraculeux, ordonnèrent que, à l'avenir, les éternuements fussent accompagnés d'action de grâces et de vœux pour la conservation de la vie. Et voilà pourquoi, selon, les rabbins, à tout homme qui éternue ont dit: Dieu vous bénisse.

Si non è vero...

HEUREUSES BELLES-MÈRES

Un de nos ingénieurs les plus distingués était dernièrement invité à dîner par un industriel archi-millionnaire. Pendant le repas, celui-ci s'informa de la situation et de la manière de vivre de l'ingénieur.

—Vous êtes marié?

—Depuis douze ans déjà!

—Vous avez des enfants?

—J'en ai trois, plus ma belle-mère et trois domestiques. Vous voyez, monsieur, que je suis à la tête d'une maisonnée respectable!

—Comment, vous vivez avec votre belle-mère?

—Mais oui! nous nous entendons fort bien! J'ai même pour elle une affection profonde!

—Oh pardon! ne faites pas attention à mon étonnement. Moi aussi je m'entends parfaitement avec la mienne. J'ai même soin de ne rien lui refuser de ce que je puis lui procurer.—En ce moment-ci même, je lui fais faire un tombeau.

VARIÉTÉS

L'esprit des autres.

Un solliciteur forcené disais hier à un ami:

—Tu verras que je réussirai.

—Parbleu! tu *mendieras* tant!

**

En police correctionnelle:

Le président.—Vous aviez laissé votre raison au fond de votre verre!

Le prévenu.—Impossible, mon président; je le vide toujours trop soigneusement.

**

On parle d'une chanteuse, qui a une fort belle voix, mais qui ne paye pas souvent ses fournisseurs.

Un enthousiaste.—Je l'admire surtout quand elle tient une note élevée.

Un fournisseur.—Et moi, quand elle l'acquie.

FEUILLETON DE "LA VIE ILLUSTRÉE."

ARRACHÉE DE LA TOMBE

(Suite)

VI

Jean Frugère était un enfant de Paris, il avait été un de ces gamins rieurs, narquois, malicieux, pleins d'audace et de cœur, dont le type a été personnifié par Victor Hugo dans le Gavroche des *Misérables*.

A dix-huit ans, ayant appris douze métiers dont aucun ne le faisait vivre, ne sachant pas où donner la tête, il s'improvisa comédien. Pendant plusieurs années, il cabotina à travers les provinces, jouant comme il pouvait les rôles qu'on voulait bien lui confier dans les mélodrames de Ducange et de Bouchardy.

Un jour il se crut définitivement artiste et voulut aborder les grands rôles. Il joua un soir, devant une salle magnifique, le rôle de Georges dans *Trente ans ou la vie d'un joueur*. Il fut sifflé à outrance et assailli par une pluie de coquilles de noix, de pommes rongées et d'écorces d'oranges. On ne le laissa pas aller jusqu'à la fin du deuxième acte.

Il jeta ses oripeaux aux nez de son directeur, et, désespéré de ne pas être un Frédérik Lemaître, il abandonna la carrière dramatique et chercha un quatorzième métier.

De sa vie sur les planches il lui était resté, avec quelques souvenirs qui faisaient parfois encore battre son cœur, l'art de se grimer et de porter avec aisance une perruque et une barbe postiches. C'était ce qu'il avait le mieux appris.

Or, pendant que Georges et Gaston causaient ensemble, Frugère, habillé comme un domestique de bonne maison, avec une perruque blonde et des favoris roux, entra dans un cabaret de la rue de Ponthieu où la livrée de M. de Borsenne, qui avait de nombreux loisirs, venait boire et faire la partie de cartes avec ses camarades du quartier.

Jean Frugère s'assit à une table à côté de cinq ou six joueurs et se fit servir un *petit-noir*.

En général, les gens d'antichambre ne sont pas très-fiers. S'ils sont parfois déformés, ce n'est certes pas vis-à-vis d'un confrère, qui entre avec eux dans un café ou chez un marchand de vin.

Frugère put se mêler facilement à la conversation des domestiques :

—Je ne sais ce qui se passe chez nous, disait le cocher de M. de Borsenne, depuis que monsieur a hérité de plusieurs millions, nous sommes sans dessus dessous.

—Avez-vous enfin touché vos gages arriérés ?

—Pas encore. Pierre nous a annoncé que nous serions payés ces jours-ci et qu'il y aurait en plus une gratification : des œufs de Pâques.

—A moins que ce ne soit un poisson d'avril.

—Vous devez être bien heureux de servir un si bon maître, dit Frugère.

—Heu, heu ! fit le cocher, je le préférerais plus exigeant et meilleure payé.

—Etes-vous bien nourris ?

—Pour ça, oui. C'est Pierre qui s'occupe du menu.

—Comme de tout, ajouta un autre ; il est plus maître que M. de Borsenne.

—Ah ! vous êtes chez M. de Borsenne, fit Frugère en s'adressant au cocher et en simulant l'étonnement. On le dit très-généreux.

—Quand il veut. Malheureusement, depuis la mort de madame, il est souvent empêché.

—C'est un bon vivant, c'est connu, bien posé, millionnaire,—vous le disiez tout à l'heure,—et j'aimerais à être à son service. Je suis précisément en train de chercher une bonne condition.

—Pour ça, l'ami, il faudrait vous adresser à M. Pierre. Le valet de pied, qui est parti il y a huit jours n'est pas encore remplacé, c'est le moment.

—Qui est-ce, M. Pierre ?

—C'est le premier, le maître d'hôtel, le confident de monsieur. Depuis le matin, ils sont enfermés et causent ensemble ; je ne sais pas trop ce qu'ils manigancent.

—Alors je verrai M. Pierre.

—Avez-vous un livret ?

—Assurément.

—De bons répondants ? Je vous préviens que M. Pierre est très-éplucheur.

—J'ai tout cela, répondit Frugère avec aplomb.

—Etes-vous encore en place ?

—Non, il y a deux jours que j'ai quitté M. Graverley.

—Je ne connais pas ce nom-là, dit le cocher en se grattant l'oreille.

—C'est un américain immensément riche ; il retourne dans son pays. Il voulait m'emmener. Mais moi, j'aime Paris, j'ai refusé de le suivre à New-York.

—Je comprends ça ! fit le cocher. Tenez, continua-t-il en regardant dans la rue, voilà M. Pierre qui passe. Matin ! comme il a l'air affairé.

—Ah ! c'est là M. Pierre ; j'ai envie de lui parler tout de suite.

—Ce n'est guère le moment. Après tout, vous ne risquez pas grand-chose.

Frugère se leva, salua ses nouveaux amis, jeta une pièce de cinquante centimes sur le comptoir et sortit.

Tout en marchant il alluma un cigare et suivit le domestique.

M. Pierre était un grand garçon de trente-cinq ans, bien découplé, carré des épaules et fortement greffé sur ses jambes. Il n'était ni beau ni laid. Il avait le regard vif et hardi, les traits irréguliers, rudes, et les yeux jaunes et ronds comme ceux d'un oiseau de proie, creusés sous un front audacieusement bombé. Son aspect n'était pas repoussant ; toutefois, en le regardant, on ne pouvait définir l'impression qu'on éprouvait. On se demandait en hésitant si l'on avait devant soi un honnête homme ou un coquin.

Quelques années auparavant, recommandé par M. de Borsenne dont il était l'âme damnée, le baron de Précourt l'avait accepté comme valet de chambre. Puis, peu de temps après, sur la demande de la baronne, il fut congédié. C'était prévu. Revenu chez son véritable maître, il n'attendait que l'occasion de lui rendre de nouveaux services dans une intrigue ou une aventure convenant à ses aptitudes et à son goût.

Cet important personnage connaissait la moitié des secrets de son maître, et c'est lui que M. de Borsenne venait de charger de suivre Georges Lambert et de découvrir, à Paris ou dans la banlieue, la demeure d'une inconnue dont le jeune homme était l'amant.

Il sortait de l'hôtel pour aller à la recherche de quelques renseignements nécessaires au plan qu'ils avaient conçu ensemble, lorsque Jean Frugère, flairant l'ennemi et le danger, s'élança résolument sur ses pas.

—M. Pierre a une figure qui ne me revient pas du tout, se disait le brave Jean. Et puis il est trop dans l'intimité de son maître pour que je n'aie pas l'œil sur lui.

Le domestique chemina tranquillement sans regarder en arrière et sans la moindre défiance. Il est vrai que pour le moment, il croyait toute précaution inutile.

M. de Borsenne, persuadé que Georges était dans une quiétude complète, voulait agir avec une rapidité foudroyante et frapper un coup terrible avant que les deux amants eussent seulement soupçonné la menace d'un danger.

Bien que présentant quelques difficultés, le projet de M. de Borsenne était assez simple. Il voulait enlever sa femme et la réintégrer de gré ou de force dans sa maison. Cela fait, il inventait une fable quelconque, appelait chez lui M. et madame de Précourt et quelques autres personnes, faisait son petit discours, et pour terminer comme un dernier tableau de drame, leur présentait tout à coup sa femme ressuscitée.

De cette façon, il évitait un procès désagréable et forçait Jeanne, sinon à l'aimer, du moins à reconnaître sa générosité. Il n'admettait pas, du reste, que sa femme pût le démentir devant ses parents et les autres personnes présentes à cette touchante scène de famille.

De Georges Lambert il ne se préoccupait nullement. Il était oublié.

Après avoir suivi le faubourg Saint-Honoré jusqu'à l'Élysée, M. Pierre prit la rue des Saussaies, monta la rue d'Astorg et s'engagea dans la rue Saint-Lazare.

—Je ne m'étais pas trompé, se dit Frugère, il va rue de La Rochefoucauld.

En effet, le domestique grimpa la pente assez rapide de cette rue. Il ne jeta qu'un regard sur la maison de M. Lambert. Il se préoccupait davantage d'examiner les maisons portant des numéros impairs.

Evidemment, il cherchait la possibilité d'établir un poste d'observation. Frugère le devina. Mais les boutiques sont rares dans cette partie de la rue.

Cependant, au coin de la rue d'Aumale, il y avait un petit café avec un billard. Le domestique y entra et se fit servir un petit verre. Un instant après, Jean Frugère s'asseyait à une autre table. Il avait chaud ; il demanda un bock de bière. Il le vida d'un trait et se mit à examiner l'homme de M. de Borsenne.

—Il a décidément une mauvaise figure, pensa-t-il ; si ce n'est pas déjà un scélérat, il ne demande qu'à le devenir.

Le domestique s'était placé près de la devanture du côté de la rue d'Aumale ; il souleva un rideau et inspecta du regard les maisons de la rue de La Rochefoucauld qu'il pouvait découvrir. La porte cochère et toute la façade de la maison de M. Lambert étaient parfaitement en vue.

Un sourire de satisfaction se dessina sur ses lèvres. Il appela le garçon et paya son petit verre dans lequel il n'avait fait que mouiller les lèvres. Il sortit après avoir salué Frugère, qui lui rendit son salut avec beaucoup de politesse, mais en murmurant :

—En attendant que je t'étrangle, gredin.

Jean quitta sa table et alla prendre la place qu'avait occupée le domestique. A son tour il souleva le rideau. Il vit M. Pierre franchir le seuil de la porte de M. Lambert.

Alors il tira de sa poche un morceau de papier sur lequel il écrivit au crayon :

" Ça commence. A partir de ce soir ou demain vous serez suivi. Ne vous rendez plus directement à la gare. "

Il mit le billet dans une enveloppe et attendit. Pierre ne tarda pas à paraître ; mais au lieu d'aller du côté de la rue Saint-Lazare, comme le pensait Frugère, il monta la rue.

—Où diable va-t-il encore ? se demanda Jean.

Quand Pierre eut dépassé le café, Frugère sortit précipitamment et courut chez le concierge de M. Lambert.

—Voici une lettre très-pressée pour M. Georges, lui dit-il ; est-il encore chez son père ?

—M. Georges est sorti en voiture avec madame, répondit le concierge ; mais ils vont rentrer et votre lettre sera remise aussitôt.

—N'est-il pas venu quelqu'un le demander tout à l'heure ?

—Oui, et j'ai répondu que M. Georges était sorti et qu'il ne rentrerait pas aujourd'hui.

—Pourquoi ne m'avez-vous pas dit la même chose à moi ?

—Vous, c'est différent, vous avez une lettre.

—Allons, c'est bien, approuva Frugère.

Et il sortit pour se remettre à la poursuite de M. Pierre.

VII

—J'agis comme un imbécile, se dit Jean Frugère, lorsque arrivé sur la place Pigalle, il ne se trouva plus qu'à vingt-cinq pas du domestique. S'il se retourne, il me reconnaît et il sait qu'il est suivi. Pas de précipitation, soyons prudents.

Il se jeta dans le corridor d'une maison et enleva lestement sa perruque et ses favoris, qu'il fourra dans la poche de son paletot.

—Me voilà plus tranquille, reprit-il en se parlant à lui-même ; pour être à mon goût, il me faudrait une blouse ou un bourgeron. Non, pas un bourgeron, il me faudrait aussi une cotte. Va pour la blouse.

Sur le boulevard Rochechouart les fripiers ne sont pas rares. Il entra chez le premier de ces industriels qui s'offrit à sa vue.

—J'ai besoin d'une blouse, dit-il en ôtant son paletot.

—Blanche ou bleue ? demanda la fripière.

—Bleue, dépêchez-vous.

—Voilà.

—Combien ?

—Cinq francs.

—Les voici.

La blouse était déjà sur son dos.

—Monsieur, vous oubliez votre paletot.

—Il me gênerait ; je le prendrai ce soir en repassant.

Et il s'élança dehors, laissant la marchande ébahie.

Le domestique avait disparu.

—Matin, fit-il tout décontenancé, me voilà bien avancé !

Où mon animal s'est-il fourré ?

Il se mit à marcher très-vite en plongeant son regard dans toutes les rues qui aboutissent au boulevard. Arrivé devant le café du Delta, il s'arrêta, se demandant ce qu'il allait faire. Mais soudain son visage assombri reprit sa sérénité. Il venait d'apercevoir son homme, gravissant de son même pas tranquille la chaussée Clignancourt.

—Maintenant, se dit-il, si je le perds de vue, il sera bien malin.

Plus loin que le Château-Rouge, au bas de la butte Montmartre, il y a une rue humide et boueuse à laquelle on a judicieusement donné le nom de rue du Ruisseau. Les maisons y sont basses, crevassées, sales, infectes. Il y grouillait une population hâve, déguenillée, presque farouche.

C'est dans un bouge enfumé de cette misérable rue que pénétra M. Pierre.

Bien qu'il ne fût pas encore quatre heures du soir, l'intérieur du cabaret était éclairé par des chandelles. Du reste, on devait à peine y voir en plein midi, tant les murs étaient noirs et le plafond écrasé.

Malgré sa bravoure, Jean Frugère n'osa point suivre le domestique de M. de Borsenne dans ce repaire. Il est vrai que du dehors, à travers les déchirures des rideaux, jadis rouges, il pouvait voir tout ce qui se passait dans la salle.

Une douzaine d'individus de mine suspecte et plus ou moins vêtus étaient assis autour de deux tables carrées couvertes de verres, de bouteilles et de coquilles d'œufs rouges. Ils chantaient, criaient, hurlaient ou se querelaient au milieu de la fumée des pipes culottées, qui formait un nuage épais et nauséabond au-dessus de leurs têtes.

C'était une réunion complète et choisie de créatures abjectes, types horribles, plus repoussants que le vice lui-même.

Repris de justice, vagabonds et rôdeurs de nuit de tous les âges et de tous les grades, se donnaient là l'accolade fraternelle.

Dans ce cloaque impur, on faisait l'apprentissage du crime. On en sortait détritris de l'humanité.

M. Pierre aborda l'un de ces hommes et lui tendit familièrement la main. Celui-ci se leva en reconnaissant le visiteur et ils allèrent s'asseoir à une petite table dans le fond de la salle.

L'oreille tendue, l'habitue du bouge écouta attentivement ce que lui disait tout bas le domestique ainsi que les réponses à ses questions.

La conversation dura au moins vingt minutes, après quoi M. Pierre tira de sa poche quelques louis qu'il mit dans la main de son interlocuteur.

—Le marché est conclu, se dit Frugère. Matin, quel dommage que je n'aie pas pu entendre leur intéressante causerie.

Il savait le nom de la rue, il prit le numéro de la maison. Il remettait son carnet dans sa poche, lorsque Pierre sortit du cabaret.

—Il va ramener dans Paris, pensa Frugère, suivons toujours.

Devant le Château-Rouge, le domestique arrêta un fiacre. Frugère pressa le pas et arriva à temps près de la voiture pour entendre M. Pierre dire au cocher :

—Rue de Ponthieu.

—C'est tout ce que je voulais savoir, gommela-t-il en s'éloignant rapidement, la journée est finie. Je vais reprendre mon paletot où je l'ai laissé, ensuite j'irai dîner dans un restaurant quelconque et je rentrerai chez moi pour écrire mon rapport à M. Georges.

Cinq jours après, de l'aveu même de son domestique, M. de Borsenne constata que M. Pierre et les quatre ou cinq hommes qu'il s'était adjoints n'avaient absolument rien fait.

Tous connaissaient Georges Lambert, ils le voyaient entrer dans la maison de son père et en sortir ; mais malgré leurs bons yeux, leurs bonnes jambes et leur zèle, le jeune homme parvenait toujours à les dépister quelque chemin qu'il prit.

—C'est à croire qu'il se doute de quelque chose, dit Pierre.

—Je comprends sa prudence, répliqua M. de Borsenne ; mais je vais m'en mêler aujourd'hui et j'espère obtenir quelques renseignements certains.

—En réfléchissant, M. de Borsenne s'était dit :

—Georges Lambert a quitté Paris en décembre 1866, il y est revenu à la fin de septembre 1867, au moment d'une maladie grave de mon fils. On m'a parlé alors d'un inconnu d'un certain âge qui venait voir l'enfant. Ce devait être un agent de madame de Borsenne.

Jeanne aimait beaucoup son fils ; elle n'a pas étouffé dans son cœur la tendresse maternelle. Le retour de Georges Lambert à Paris coïncidant avec la maladie de l'enfant, il me paraît évident que Jeanne prévenue par son agent, a tenu à se rapprocher de son fils, peut-être même à le revoir. Il faut que j'interroge la femme Minguet.

Après avoir donné de nouveaux ordres à son valet de chambre, devenu un personnage beaucoup plus important, M. de Borsenne partit pour Brunoy.

Il trouva Suzanne dans son petit jardin, travaillant à l'ombre d'un lilas en fleur. Edmond, une pelle de bois à la main, ramassait du sable mêlé de gravier, autour d'une petite branche de noisetier qu'il avait planté au milieu de l'allée.

En reconnaissant son père, il suspendit son intéressant travail et accourut vers lui.

M. de Borsenne devait être bien préoccupé, car il ne jeta qu'un regard distrahit sur l'enfant et oublia de l'embrasser. Il s'assit sur une chaise que lui offrit Suzanne, et le petit garçon se coucha près d'eux dans la pousière.

—Edmond va bien maintenant, dit M. de Borsenne, il a meilleure figure que lors de ma dernière visite.

—Le printemps, le soleil et le grand air lui font beaucoup de bien, répondit-elle. Voyez comme il a grandi.

—Au mois de septembre dernier, lorsque nous avons failli le perdre, vous m'avez parlé d'un vieux monsieur qui venait le voir. Vous a-t-il fait de nouvelles visites ?

—Je ne l'ai plus revu, monsieur.

—Vous n'avez jamais su qui il était ?

—Non, monsieur, j'ai pensé qu'il venait de la part de madame la baronne de Précourt.

—Depuis, vous n'avez eu pour l'enfant aucune visite qui vous ait paru... singulière ?

—Aucune, répondit Suzanne en jetant un regard inquiet sur Edmond, qui, tout en jouant avec sa pelle, ne perdait pas un mot de ce qui se disait.

—Dans vos promenades avec lui, avez-vous par hasard rencontré des personnes qui vous ont questionnée ?

—Jamais, monsieur.

—Ou qui ont paru s'intéresser à Edmond ? ajouta-t-il.

—Je ne me souviens pas.

—Mais si, dit tout à coup l'enfant terrible en levant sa petite tête intelligente, la dame noire.

M. de Borsenne tressaillit.

—Quelle est cette dame noire ? demanda M. de Borsenne.

—Celle qui m'a donné des bonbons, répondit le petit bavard.

Suzanne avait subitement pâli.

—Pourquoi ne m'avez-vous point parlé de cette dame ? demanda sévèrement M. de Borsenne.

—J'avais oublié... Une fois ou deux, une dame a donné des bonbons au petit, comme à d'autres... je n'y ai pas fait attention.

—Elle vient aussi chez nous, la dame noire, dit encore l'enfant.

Suzanne effrayée, voulut l'empêcher de parler. Nouvelle maladresse.

—Laissez-le, reprit durement M. de Borsenne.

Il prit le petit garçon et l'assit sur ses genoux.

Suzanne, prise au piège, suffoquait.

—La dame noire vient donc te voir ici ? demanda M. de Borsenne à Edmond.

—Oui, la nuit, quand je suis couché.

—Que te dit-elle, la dame noire ?

—Je ne sais pas. Elle m'embrasse bien fort, bien fort.

—Elle t'aime donc beaucoup ?

—Oui.

—Et toi, l'aimes-tu bien ?

—Oui, je l'aime bien, répondit l'enfant dont les yeux brillèrent de joie.

—Est-ce que tu ne l'as pas reconnue, cette belle dame ?

—Non, fit-il avec un petit air sérieux, la dame noire a toujours la figure cachée.

M. de Borsenne rendit la liberté à son fils en lui disant :

—Maintenant, mon petit ami, tu peux aller jouer.

VII

Le petit garçon s'empressa de retourner à son tas de sable dans l'allée du jardin.

—Suzanne, dit M. de Borsenne d'un ton sévère, je vous croyais dévouée à mes intérêts ; j'aurais dû penser que je plaçais mal ma confiance. Après avoir trahi votre maîtresse, vous deviez me tromper aussi ; c'était inévitable, je suis un niais de ne pas l'avoir prévu.

Cette dame vêtue de noire et voilée, que vous rencontrez dans vos promenades, qui vient chez vous voir Edmond, vous la connaissez ?

—Monsieur...

—Vous la connaissez, vous dis-je, ne cherchez pas à mentir, ce serait inutile.

Suzanne baissa les yeux sous le regard de M. de Borsenne.

—C'est votre ancienne maîtresse, poursuivit-il ; c'est madame de Borsenne. Vous allez me donner son adresse.

—Je l'ignore, monsieur, dit-elle.

—Vous mentez !

—Je vous le jure, monsieur, je vous le jure, je ne connais pas son adresse.

—Au fait, c'est très admissible, pensa M. de Borsenne, et c'est peut-être une chance de plus pour moi.

Une idée qui ne manquait pas de hardiesse venait de jaillir de son cerveau.

—Suzanne, reprit-il d'un ton plus doux, vous mériteriez que je vous reprisse immédiatement mon fils ; mais il s'est attaché à vous et je vous suis reconnaissant des bons soins que vous lui avez donnés. Je vous le laisserai donc. Seulement j'exige qu'à l'avenir vous me fassiez part de toutes choses même, futiles concernant l'enfant.

Entrons chez vous, je vous prie ; vous devez avoir tout ce qu'il faut pour écrire une lettre ?

—Oui, monsieur.

Dans la maison, Suzanne mit du papier, une plume et de l'encre sur une table et approcha un siège.

—C'est vous qui allez écrire, dit M. de Borsenne, sous ma dictée. Allons, asseyez-vous.

Suzanne prit la plume. M. de Borsenne commença à dicter :

“ Madame, l'enfant est très malade...”

Suzanne s'arrêta.

—Eh bien, qu'est-ce que vous faites ? dit M. de Borsenne avec impatience.

—Mais, monsieur je ne sais pas où demeure madame.

—Que cela ne vous préoccupe point ; écrivez !

Continuant à dicter ;

“ L'enfant est très malade. Le médecin a peur que ce soit le croup. Venez vite.”

—Maintenant, signez : Suzanne Minguet. Il prit le papier, le plia en quatre, après avoir lu l'écriture, le mit dans sa poche et s'en alla sans ajouter une parole et sans songer à son fils qui s'amusait dans le jardin.

Suzanne n'avait pas compris d'abord l'importance que pouvait avoir les trois lignes qu'elle venait d'écrire. Dominée par la crainte elle avait obéi machinalement.

Ce n'est qu'après le départ de M. de Borsenne qu'elle soupçonna la combinaison d'un piège menaçant son ancienne maîtresse et elle se vit complice d'une infamie.

Sa douleur fut très-vive.

—Ah ! je suis une malheureuse ! s'écria-t-elle. Si seulement je savais son adresse, j'irais la prévenir... Mon Dieu, mon Dieu, que va-il arriver ? Je vais encore être la cause d'un grand malheur.

Elle sanglotait et, désolée, se tordait les mains et les bras.

En entrant chez lui, M. de Borsenne fut désagréablement surpris d'y trouver, installée dans son salon, Brin-d'Azur qui l'attendait depuis plus de deux heures.

—Enfin, vous voilà, monsieur, lui dit-elle en prenant un air pincé, j'espère que vous allez me donner des explications sur votre inqualifiable conduite.

—Désolé, ma chère, répondit-il, le temps de causer me manque. D'ailleurs, je n'ai rien à vous dire.

—Moi, monsieur, j'ai à vous déclarer que votre ton dédaigneux me blesse autant que la sotte comédie que vous avez jouée avec moi. Quand on a un de devant son nom, monsieur de Borsenne, on n'agit pas avec une femme comme moi, ainsi qu'un commis voyageur ou un palefrenier.

—Je ne sais pas ce que voulez dire.

—En vérité, fit-elle ironiquement.

—M'avez-vous, oui ou non, emmenée à Marseille ?

—Oui, je vous ai emmenée à Marseille. Après ?

—Vous m'y avez lâchement abandonnée.

—Vous êtes revenue.

—Avec une note à payer de trois cent cinquante francs, continua Clara, qui commençait à s'irriter.

—Oh ! répliqua M. de Borsenne railleur, vous pouviez vous permettre cette dépense.

—Oui, monsieur, mais je n'accepte pas que vous m'ayez plantée là pour reverdir. C'est une plaisanterie de saute-ruisseau, dont je ne m'accorde point.

—Vous tenez à savoir la vérité ? Eh bien ! je vous ai oubliée à Marseille, voilà tout.

—Oh ! l'adorable aveu... quelle exquise galanterie ! Mon cher, vous faites trop le crâne ; cela peut aller à un homme de trente ans, mais à votre âge, c'est ridicule. Vos beaux jours sont passés, mon petit, car les millions ne viendront pas. Donc, adieu le soleil !

—Comment avez-vous su ?

—Qu'on n'héritait pas ? En allant à Fréjus tout simplement.

—Quoi ! vous avez eu l'audace.

—De faire une visite au château de madame Fontange, oui, monsieur. Et j'y ai été parfaitement reçue par des domestiques beaucoup plus polis que vous, mon cher. Après vous avoir naïvement attendu onze jours, j'ai tenu à voir ce que vous étiez devenu, et j'ai fait ce petit voyage que je ne regrette pas, puisque je lui dois de connaître votre entière déconfiture.

M. de Borsenne mordait ses lèvres de rage.

—Je suppose que vous n'avez plus rien à me dire, répliqua-t-il d'un ton bref ; alors vous pouvez vous retirer, j'ai besoin d'être seul.

—Je ne me puis nullement en votre société, je vous prie de le croire ; cependant je prendrai le temps de vous dire que, dorénavant, vous pouvez vous dispenser de vous présenter chez moi.

—A moins que les millions ne reviennent, répondit-il avec une ironie mordante. Du reste, vous auriez pu attendre ma visite pour dire toutes ces choses.

Brin-d'Azur venait d'être frappée au cœur.

—Mon cher, reprit-elle, frémissante de colère, ce n'est pas absolument pour vous que je suis ici ; je tenais à revoir votre hôtel, une idée à moi. Quant aux millions, ils ne vous rendraient pas les cheveux que vous n'avez plus et ne mettraient point de vraies dents à la place de vos fausses.

M. de Borsenne blêmit et son pied frappa le parquet avec violence.

—Sortez, sortez ! hurla-t-il, ou je vous fais chasser par mes domestiques.

Brin-d'Azur gagna prudemment la porte. Mais avant de sortir elle se retourna.

—Monsieur de Borsenne, dit-elle d'une voix acérée, avant six mois j'aurai acheté votre hôtel ; je vous y réserverai la place de portier.

Et elle s'éloigna rapidement en jetant dans l'antichambre un éclat de rire sardonique.

—L'odieuse créature, murmura M. de Borsenne : depuis deux ans j'ai dépensé pour elle plus de cent mille francs... voilà la reconnaissance des courtisanes, filles éhontées et sans cœur.

L'entrée de M. Pierre coupa court à ses réflexions philosophiques.

—Je vous attendais avec la plus vive impatience, lui dit son maître.

—Quatre heures seulement vont sonner, répondit-il en montrant la pendule.

—Où sont vos hommes ?

—Du côté de la rue de La Rochefoucauld.

—Que l'un d'eux vous accompagne, et rendez-vous, sans perdre une minute, à la gare de Lyon. La femme que nous cherchons demeure dans un des villages de la banlieue et, j'en suis certain, à proximité de la ligne de Lyon.

—J'ai compris, fit le domestique.

—Il est bien entendu, reprit M. de Borsenne, qu'aucun de ces hommes que vous employez ne doit savoir mon nom.

—Pas plus que le mien, soyez tranquille.

—Connaissent-ils votre position ?

—Non, ils croient que je suis un de leurs camarades de la haute pègre.

—Il y en a un qui vous est entièrement dévoué, m'avez-vous dit ?

—Oui, Rombolle, surnommé le *Loucheur*. Je lui ai rendu autrefois quelques services dont il se souvient. Du reste, avec quelques pièces d'or, distribuées à propos, on peut compter sur eux tous pour n'importe quelle besogne.

—C'est bien. Maintenant, partez vite; vous n'avez pas de temps à perdre.

Pierre courut prendre un coupé à la remise voisine et se fit conduire derrière l'église Notre-Dame-de-Lorette où le Loucheur était posté. Il l'appela, le fit monter près de lui et la voiture repartit.

Ils arrivèrent à la gare deux minutes avant l'ouverture des guichets pour la distribution des billets. Un instant après, Georges Lambert arriva. Mais comme il avait une autorisation spéciale de circuler, il entra directement dans la salle d'attente.

IX

—Mais, cela ne me dit pas où il va, murmura Pierre, qui avait compté suivre le jeune homme au guichet.

Il n'ira probablement pas plus loin que Melun, se dit-il.

Il se précipita au guichet et prit deux places de secondes pour cette station.

Ils entrèrent dans la salle d'attente et virent Georges lisant un journal du soir qu'il venait d'acheter. Ils ne le quittèrent plus des yeux. Ils remarquèrent le compartiment de première classe dans lequel il entra et montèrent dans le wagon de deuxième de plus rapproché.

A chaque arrêt du train, l'un d'eux descendait lestement, prêt à faire signe à l'autre.

A Villeneuve, Pierre vit le jeune homme ouvrir la portière de son compartiment. Il fit le signe convenu et le Loucheur sauta sur le quai. Ils sortirent précipitamment de la gare.

—Voilà des hommes bien pressés, murmura l'employé chargé de recevoir les billets.

Puis regardant les deux cartons :

—Tiens, ils prennent Villeneuve-Saint-Georges pour Melun : c'est drôle, fit-il.

Dans l'avenue, Georges, sans défiance, passa près des deux hommes sans les remarquer.

Ils le suivirent à une trentaine de pas de distance. Bientôt ils le virent sonner à une grille qui s'ouvrit aussitôt et se referma derrière lui.

—Voilà la moitié de notre besogne faite, dit Pierre gaïement.

—Voyage agréable, répliqua Rombolle d'une voix éraillée.

Ils passèrent devant l'habitation, et comme elle était isolée des autres maisons, ils purent en faire le tour et l'examiner avec soin.

Le domestique prenait des notes dans sa tête.

—Il me reste à savoir le nom de la dame, se dit-il.

Un gamin de douze à quatorze ans vint à passer. Il l'arrêta.

—Veux-tu gagner une pièce de vingt sous ? lui demanda-t-il.

—Tout de même. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

—Me répondre seulement. A qui appartient cette maison aux volets verts et ce beau jardin ?

—A M. Frugère.

—Un grand, beau jeune homme ?

—Non, M. Frugère est petit, vieux, et il a les cheveux gris. Vous voulez parler de l'Italien, c'est son locataire.

—Je croyais aussi qu'il avait une femme dans cette maison.

—Il y en a même deux. La dame voilée et sa femme de chambre.

Pierre et Rombolle échangèrent un regard satisfait.

—Ça brûle dit ce dernier.

—Qu'est-ce qui brûle ? fit le gamin en regardant autour de lui.

—Rien du tout, reprit vieivement Pierre. Tu dis donc qu'il y a deux femmes dans cette maison. Qu'est-ce que c'est que la dame voilée ?

—La femme de l'Italien.

—Comment se nomme-t-il, cet Italien ?

—Je n'en sais rien. Ce sont des gens qui ne parlent à personne, probablement parce qu'on ne les comprendrait pas.

—La femme de l'Italien est-elle jolie ?

—Pour vous le dire il faudrait l'avoir vue. Elle ne sort jamais sans un grand voile noir. C'est pour cela qu'on l'appelle à Villeneuve la dame voilée.

Il n'y avait plus rien à tirer du gamin. Le domestique lui donna les vingt sous promis et s'en alla fier comme un millionnaire.

—Tout cela est très-bien, dit Pierre à son camarade, mais il nous faut le nom.

—Ces gens-là doivent recevoir des lettres, des journaux, opina Rombolle, allons le demander à la poste.

—A la poste on nous rirait au nez, et puis ce serait dangereux.

Ils cherchaient et ne trouvaient aucun moyen possible d'obtenir ce dernier renseignement, le plus important. Pierre, surtout, était fort désappointé.

—Nous ne pouvons pourtant pas revenir à Paris comme ça, se disait-il.

Ils entrèrent chez un épicier, puis chez un boulanger; mais on ne savait que le nom de Frugère, celui du soi-disant Italien était inconnu.

Ils trottaient depuis plus d'une demi-heure dans les environs de la villa, n'osant s'approcher de trop près, lorsqu'ils en virent sortir un homme qui portait sous son bras un paquet de journaux.

C'était le marchand de journaux de la localité. Pierre l'attendit au passage et l'accosta en lui demandant si ses journaux étaient à vendre.

—Certainement, répondit-il.

Pierre prit et paya plusieurs journaux. Puis tout en marchant à côté du bonhomme, il se mit à parler de l'extension que prenait la vente des feuilles quotidiennes, des kiosques, des tables sur la voie publique, etc.

—Vous êtes donc de la partie ? demanda le naïf marchand.

—Moi, je suis libraire, répondit le domestique; mais depuis quelque temps on ne vend presque plus de livres, les journaux ont tué la librairie, et comme il faut tout de même payer le loyer de sa boutique, je me suis décidé à vendre des journaux comme les autres.

—Je suis heureux d'avoir rencontré un confrère, dit le marchand.

—Quels sont les journaux que vous vendez le mieux ?

—Toujours les mêmes : *Le Petit Journal*, *Le Figaro*.

—C'est comme à Paris. Est-ce que vous les portez à domicile ?

—Oui, chez quelques-uns de mes bons clients, qui m'en ont prié.

—Ici, vous avez des gens riches, qui doivent vous en acheter plusieurs.

—Comme M. de Pradines d'où je viens, qui me les prend presque tous.

Le domestique eut de la peine à retenir un cri de joie.

—M. de Pradines, fit-il, un Italien ?

—Je ne sais pas s'il est Italien, mais ce qu'il y a de certain, c'est que lui et sa femme sont mes meilleures pratiques.

M. Pierre souhaita bonne chance au vendeur de journaux, appela le Loucheur qui le rejoignit un peu plus loin, et tous deux se rendirent à la gare pour y attendre le premier train.

Le lendemain matin, Jean Frugère apprenait, en faisant causer le cocher de M. de Borsenne, devenu son ami, grâce à quelques chopos de bière, tout ce que les valets avaient pu entendre de la conversation de leur maître avec mademoiselle Clara.

Il vint alors à Jean Frugère une idée qu'il résolut de communiquer le jour même à Georges Lambert. Il attendit avec impatience le moment de se rendre à l'hôtel de Sairmaise où, depuis quelques jours, il était sûr de rencontrer Georges et Gaston entre une et deux heures de l'après-midi.

A une heure précise, Frugère frappait à la porte de la chambre de Gaston. Les deux amis avaient déjeuné ensemble; ils l'attendaient.

Frugère leur raconta la scène violente entre M. de Borsenne et Brin-d'Azur, laquelle avait été suivie d'une rupture complète.

—Il m'est venu une idée, continua-t-il, mais il faudrait une somme, au moins cent cinquante mille francs.

—Qu'importe la somme, si l'idée est bonne, répliqua Georges.

—M. de Borsenne, reprit Frugère, n'a pas d'autres ressources en ce moment, que l'argent qu'il touche à la caisse de la société dont il est un des administrateurs. Une bonne opposition sur son traitement, qui lui ferait perdre la caisse, lui enlèverait sans doute un de ses moyens d'agir contre nous.

—J'ai déjà songé à cela, fit Georges.

—Nous pourrions faire mieux encore, poursuivit Frugère, ce serait de saisir son hôtel, ses meubles, ses chevaux, sa voiture et le reste. Pendant qu'il chercherait à se dépêtrer des feuilles de papier timbré qui pleuvraient sur lui, il nous laisserait le temps de respirer.

—Je comprends l'idée de Frugère, dit Gaston, elle me paraît excellente. Il ne s'agit que d'acheter les créances de notre homme.

—Les deux principales seulement. Je connais les créanciers; tous deux ils accepteront le marché avec empressement. Ils ont peur de poursuivre un homme haut placé comme M. de Borsenne et ils sont las d'être endormis par de belles promesses.

—Soit, mais qui se chargera des poursuites ? demanda Georges.

—Le premier homme d'affaires venu, répondit Gaston.

—Moi, j'ai mieux que cela, dit Frugère. J'ai choisi mademoiselle Clara pour cette besogne.

—Il faudrait qu'elle le voulût, fit Georges en secouant la tête.

—Soyez tranquille, je me charge d'avoir son consentement.

—La chose est à tenter, dit Gaston.

—Alors essayons.

—Demain, après-demain au plus tard, il faudra l'argent, reprit Frugère.

—Je puis fournir la moitié de la somme, dit Gaston.

—Et moi l'autre facilement, dit Georges.

—En ce cas, messieurs, tout va bien. Je vous quitte, car j'ai pour ce soir une rude besogne. Dans une heure je serai chez madame Brin-d'Azur; je verrai ensuite les créanciers de M. de Borsenne et je tiens aussi à ne pas perdre de vue trop longtemps certains garnements dont un au moins doit rôder dans les environs.

Jean Frugère se trompait. Aucun des hommes dont il voulait parler ne se trouvait en ce moment à Paris.

Il se rendit rue des Moulins et un quart d'heure après il sortait de chez lui vêtu à la dernière mode. Chapeau de soie à haute forme, bottines vernies, redingote noire boutonnée, pantalon gris, lorgnon suspendu à un cordon de soie et gants beurre frais.

X

Le même jour, vers trois heures, Jeanne reçut les quelques mots écrits par Suzanne sous la dictée de M. de Borsenne.

La lettre avait été mise à la poste à Brunoy.

La jeune femme poussa un cri douloureux. Appelée, elle eut la pensée de se rendre immédiatement auprès de son fils. Mais elle se rappela qu'elle avait promis à Georges de ne plus aller Brunoy pendant quelques temps et surtout sans sa permission.

Georges devait rentrer à six heures. elle se résigna à attendre son retour. Trois heures de fièvre et d'inquiétude mortelle.

Aussitôt que le jeune homme arriva, elle lui montra la lettre. Il la lut les sourcils froncés.

—Je me suis souvenue de ma promesse et je t'ai attendu pour partir, dit-elle.

—Tu as bien fait.

—Me permets-tu d'y aller ?

—Non, répondit-il.

Un nuage était descendu sur son visage et pour la dixième fois il relisait les trois lignes.

—A quoi penses-tu, Georges ?

—Je regarde cette écriture. Est-elle bien de Suzanne ?

—Oh ! je la reconnais; autrefois Suzanne tenait le livre de mes menues dépenses. C'est bien son écriture lourde aux lettres allongées et irrégulières.

—Soit, mais je remarque dans chaque mot une hésitation, un tremblement de la main qui ne me paraît pas naturel.

—L'enfant malade, elle était agitée.

—Tout ce que tu voudras, mais je suis défiant. A qui la lettre était-elle adressée ?

—A moi, chez M. Frugère.

—Je voudrais voir l'enveloppe. Où est-elle ?

—Je ne sais pas, je l'ai jetée; mais j'étais ici quand j'ai ouvert la lettre, il n'y a pas de feu, on peut la retrouver.

En effet, Georges découvrit l'enveloppe froisée dans un coin du salon. Il l'examina.

—Tiens, dit-il, regarde, ai-je tort ou raison de me défier ? l'écriture de l'adresse est d'une autre main. Le piège est vraiment trop grossier.

—Comment, tu supposes ? ...

Je suis sûr, ma chère Jeanne. Ton ancienne femme de chambre, d'après ce que tu m'as affirmé, ignore que tu demeures à Villeneuve-Saint-Georges et ne connaît ni le nom de Pradines ni celui de Frugère.

—C'est vrai. Je n'avais pas réfléchi à tout cela. J'étais si troublée ...

—Crois-tu maintenant à un piège que te tendait M. de Borsenne ?

—Alors nous sommes découverts.

—Il n'est pas possible d'en douter.

—Cependant c'est bien l'écriture de Suzanne.

—Cela prouve, ma trop confiante Jeanne, que ta madame Suzanne est une misérable hypocrite, capable de vendre son père, sa mère, son mari et même ton fils pour une poignée d'or.

—Oh ! c'est horrible ! ... Georges, qu'allons-nous faire ? Crois-moi, partons cette nuit même pour l'Italie.

—Non, Jeanne, non ; je ne le puis. La lutte entre M. de Borsenne et moi a commencé. elle ira jusqu'à la fin.

Le jeune homme était revenu à l'idée d'un duel à mort. Seulement il avait fait à Gaston la concession de ne pas être le provocateur. Depuis quelques jours il cherchait le moyen de se trouver en présence de M. de Borsenne, mais il n'avait pu encore le rencontrer ni au cercle, ni au café, ni au bois, ni au théâtre.

Depuis midi, M. de Borsenne était à Brunoy. Un coupé traîné par deux normands vigoureux et de belle taille l'y avait amené. Le coupé et les chevaux, non dételés, furent mis à l'hôtel dans une remise. M. de Borsenne y prit une chambre et s'y enferma.

Pierre, chargé de diriger les opérations et de prévenir son maître au moment opportun, était à la gare dès quatre heures pour y attendre l'arrivée des trains.

Un de ses hommes guettait sur la route. Deux autres surveillaient la maison de Suzanne.

Quant à Rombolle, il était à Villeneuve avec mission de voir ce qui se passerait à la villa et de suivre à Brunoy la dame voilée. C'est lui qui, arrivé à Brunoy par le premier train du matin, avait mis à la poste la lettre adressée à madame Pradines.

Ces hommes se mouvaient comme des automates, pour quelques louis, ignorant absolument le but que voulait atteindre l'inconnu qui les payait.

Pierre n'était guère mieux instruit qu'eux ; il ne savait que ce que M. de Borsenne avait bien voulu lui dire : rien, si ce n'est que sans la réussite de ses projets il ne pouvait palper les millions de l'héritage Fontange.

La promesse écrite de cinquante mille francs avait séduit le domestique et il s'était mis à l'œuvre. Toute-



XI

fois, il se réservait de pénétrer les secrets de son maître et se promettait d'être plus ou moins exigeant.

M. Pierre avait déjà conjugué le verbe chanter de la langue verte.

Depuis la visite de M. de Borsenne, Suzanne était la plus malheureuse des femmes. Agitée, anxieuse, redoutant à chaque instant de voir paraître son ancienne maîtresse, elle allait et venait comme une âme en peine.

Tremblante et toujours en éveil, elle devina l'arrivée du père d'Edmond à Brunoy. Elle vit des figures sinistres passer et repasser devant sa maison et ses craintes devinrent de la terreur.

A six heures, quand son mari rentra, elle le fit manger à la hâte, puis elle lui dit :

—Je ne suis pas tranquille ; si la dame qui visite quelquefois le petit venait ce soir, un malheur épouvantable pourrait arriver. Tu vas aller du côté de la gare, tu la reconnaitras bien... toujours voilée. Il ne faut pas qu'elle vienne jusqu'ici.

—Si je la vois, qu'est-ce que je lui dirai ?

—Que le petit Edmond se porte très-bien et qu'elle doit s'en retourner tout de suite. Mais il faut que tu la voies ; ouvre les yeux.

—Si elle vient par la route, en voiture ?

—C'est peu probable. Dans tous les cas, entre le passage des trains, tu te tiendras sur la route.

—Jusqu'à quelle heure ?

—Toute la nuit s'il le faut.

—Drôle de corvée ! murmura-t-il.

Mais comme il adorait sa femme et qu'il lui était humblement soumis, il sortit sans se permettre une observation.

M. de Borsenne dans sa chambre, Antoine Minguet, Pierre et ses hommes veillèrent toute la nuit.

Nous savons pourquoi Jeanne ne vint pas.

—Une nuit de perdue, se dit M. de Borsenne en voyant paraître les premiers rayons du soleil. Ou la lettre mal adressée n'est point parvenue, ou elle a deviné un piège.

Il songea alors à une tentative plus audacieuse encore.

Quand, un peu plus tard, Pierre vint le trouver, il lui ordonna de se rendre immédiatement avec ses hommes à Villeneuve Saint Georges, de voir le Loucheur et de venir l'attendre sur la route à l'entrée de la commune.

A onze heures M. de Borsenne entra dans un restaurant de Villeneuve Saint Georges suivi de son domestique, et se faisait servir à déjeuner dans un cabinet.

Rombolle, fidèle à sa consigne, avait passé la nuit autour de la villa. La dame voilée ne s'était pas montrée.

Georges Lambert accompagné d'un domestique, avait pris le train qui passe à Villeneuve à huit heures.

Enfin Rombolle continua sa faction, couché dans un champ de luzerne.

Tel est le résumé du rapport que Pierre fit à son maître.

—Il resterait alors près de la dame sa femme de chambre et un autre domestique, dit M. de Borsenne. C'est très-bien. Ce que nous n'avons pu faire cette nuit, nous l'exécuterons tout à l'heure.

—En plein jour, un enlèvement !

—Plus une entreprise est audacieuse, plus elle a chance de réussir. Vous m'avez dit que la petite porte du jardin donnait sur la campagne et un chemin désert.

—Oui.

—Il faudra ouvrir cette porte.

—Ce n'est pas difficile. Rombolle a toujours les instruments nécessaires dans sa poche.

—C'est par cette porte que j'entrerai, seul d'abord. Quand je serai dans la maison, vous et trois de vos hommes pénétrerez dans le jardin où vous vous tiendrez prêts à accéder à mon appel.

—Et les autres ?

—L'un restera près de la petite porte, l'autre près de la voiture, qui stationnera à l'entrée du chemin désert.

—Monsieur, reprit humblement le domestique, permettez-moi de vous dire que je trouve bien hardi ce que vous allez faire.

—C'est passible : mais je suis décidé, il le faut. Je n'ai pas à choisir.

—La dame se défendra, les domestiques crieront, appelleront.

—Vous avez des cordes, vous les baillonnerez.

Pierre n'était pas encore convaincu, mais il n'osa plus répliquer.

A deux heures, Jeanne avait pris un livre et lisait dans une pièce du rez-de-chaussée, assise près d'une fenêtre donnant sur le jardin. Les croisées étaient ouvertes, mais elle avait baissé le store.

La femme de chambre, à l'étage supérieur, vidait des armoires et emplissait des malles, ce qui annonçait un prochain départ. L'autre domestique était également occupé dans la maison.

Jeanne entendit marcher dans le jardin, puis dans le vestibule ; on ouvrait et on refermait des portes ; ça ne pouvait être que sa femme de chambre, elle ne se dérangea point. Mais la porte du salon où elle se trouvait s'ouvrit à son tour. Elle leva les yeux. Aussitôt elle poussa un cri perçant.

M. de Borsenne était devant elle.

La jeune femme fit un effort pour se lever, mais elle retomba lourdement sur son siège. L'effroi avait paralysé ses membres.

Ses yeux égarés, sa pâleur, le mouvement de sa physionomie exprimaient l'épouvante.

—Rassurez-vous, lui dit M. de Borsenne, c'est un ami et non un ennemi qui vient vous voir. Vous n'en doutez pas, quand je vous aurai dit que, sachant tout, j'excuse, pardonne et oublie. Madame de Borsenne doit reparaître dans le monde fière et respectée. Il ne faut pas que l'ombre même d'un soupçon puisse l'effleurer.

Vous rendrez le bonheur à votre mère, à votre père, que vous aimez, vous aurez votre fils près de vous et pourrez l'embrasser sans crainte. Je ne parle pas de moi, j'ai plus que mon dévouement à vous offrir et je réclame seulement le droit de vous rendre honorée à votre famille et à la société.

Voyant qu'elle ne répondait pas, il continua :

—Votre existence isolée, cachée, n'est plus possible, vous devez le comprendre. C'est au bras de son mari, qui seul a le droit de la protéger, de la défendre, que Jeanne de Précourt doit reparaître devant ceux qui la connaissent. C'est moi qui peux leur dire, s'ils veulent le savoir, que madame de Borsenne a vécu chez sa marraine à Fréjus, pendant dix-huit mois, avec mon autorisation.

Jeanne, que votre âme reprenne sa grandeur et sa fierté, sortez de la nuit et revenez à la lumière. Je viens vous chercher. Demain, si vous le voulez, vous serez dans les bras de votre mère.

Elle gardait toujours le silence.

—Je ne comprends pas que vous hésitez, reprit-il avec un peu d'impatience ; ce que je vous offre, c'est la vie, la réhabilitation et l'oubli absolu d'une faute que je pardonne. Je pourrais invoquer la loi, me servir des droits qu'elle me donne, mais ce serait votre réputation perdue, le déshonneur pour nos familles ; je ne veux pas le faire. J'ai pitié de vos parents, de notre fils et je tiens à vous prouver que je suis sincèrement votre ami.

—Venez, Jeanne, venez. Ce que je vous offre en ce moment, c'est la paix de votre cœur et cela vaut bien, croyez-moi, un amant !

A ce mot la jeune femme frissonna. Lentement, elle se dressa sur ses jambes.

—Monsieur, répondit-elle gravement, Jeanne de Précourt est morte, il n'y a ici que madame de Pradines. Quand une femme comme moi a pris une résolution, elle est inébranlable ; elle vit selon sa volonté ou elle meurt. Mon existence, qui vous paraît si sombre, c'est vous qui me l'avez faite ; je ne veux plus rien vous devoir. Vous êtes l'homme fatal ! De nouveaux malheurs s'annoncent. Mais vous m'avez habituée à les supporter.

Vous pouvez me perdre, je le sais ; si vous l'osez, faites-le. Je suis résignée à tout, excepté à vous reconnaître aucun droit sur moi. Vous n'aurez pas à me traîner devant les tribunaux, je vous y suivrai volontairement.

J'aime mieux que l'univers entier sache que je suis la maîtresse de Georges Lambert plutôt que de souffrir l'horreur de vivre seulement pendant une heure dans votre maison.

—Mais vous êtes folle, madame, vous êtes folle ! exclama M. de Borsenne.

—C'est possible, monsieur, dans tous les cas, je vous ai dit mon dernier mot, vous pouvez vous retirer.

—Et si je veux rester ici, y attendre M. Georges Lambert ? répliqua-t-il d'un ton railleur.

—Je vous céderai la place tout entière, répondit-elle.

M. de Borsenne frémissait de colère. L'attitude calme, dédaigneuse et résolue, de la jeune femme l'exaspérait. —Madame, prenez garde, reprit-il en faisant des efforts pour se contenir ; je vous en supplie, pour vous et pour moi, ne me poussez pas à bout... Vous ne savez pas quelle force la douleur et la jalousie, oui, la jalousie, car mon amour ne s'est pas éteint dans mon cœur, peuvent me donner contre vous.

Elle se détourna avec mépris.

—Je vous enlèverai votre fils, vous ne le reverrez jamais.

—Dans ma retraite, je prierai pour lui et demanderai à Dieu d'en faire un honnête homme.

—Je lui apprendrai à maudire le nom de sa mère.

—Il connaîtra un jour ma malheureuse histoire, monsieur ; alors il nous jugera tous les deux.

—Oh ! je vous atteindrai plus sûrement encore ! s'écria-t-il ; je tuerais votre amant !...

—Ce sera un nouveau crime dont vous rendrez compte à Dieu, si la justice des hommes vous laisse impuni, répondit-elle.

Son impassibilité, le sang-froid avec lequel elle répondait, étaient plus terribles que la colère.

M. de Borsenne se sentait écrasé. Jamais sa femme ne lui avait paru aussi grande, aussi hautaine.

—Ainsi, reprit-il, vous refusez de me suivre ?

Elle eut un mouvement d'épaules significatif.

M. de Borsenne lui lança un regard qui pénétra dans son cœur comme une pointe d'acier. Regard étrange, qui contenait plus de passion que de colère.

Tout à coup, on entendit dans le jardin la voix du

domestique italien et, tout de suite après, le bruit d'une lutte.

—Mais que se passe-t-il donc ? s'écria la jeune femme effrayée.

Elle mit la main sur un bouton de cuivre et le store remonta. Alors elle put voir son domestique terrassé, maintenu par deux hommes qui, après l'avoir baïllonné, lui liaient les bras et les jambes.

Frémissante et l'œil enflammé, elle se tourna vers M. de Borsenne. Elle vit sur ses lèvres le sourire de triomphe.

Alors seulement elle comprit le danger qu'elle courait.

—Miserable ! exclama-t-elle, vous ne m'aurez pas vivante. Vous m'avez mise morte dans un cercueil, je vous rendrai un cadavre !

Et elle bondit vers la cheminée sur laquelle se trouvait un petit poignard à manche d'écaïlle avec des incrustations d'or et de pierres fines.

Mais M. de Borsenne ne lui donna pas le temps de s'emparer de l'arme. Il se jeta sur elle, la saisit à bras les corps et la renversa sur un canapé.

Elle n'eut que le temps de crier : Au secours !

M. de Borsenne lui arracha vivement son écharpe de soie, et s'en servit comme d'un voile pour lui envelopper toute la tête.

Des gémissements sourds s'échappaient de sa poitrine, elle se débattait encore, mais ce n'étaient plus que des tressaillements. Elle commençait à perdre la respiration.

Au cri de sa maîtresse, la femme de chambre accourut dans le salon. Mais deux hommes y entrèrent derrière elle, tandis que Pierre s'y introduisait par la fenêtre.

Toutefois, la femme de chambre eut le temps de se précipiter sur M. de Borsenne avec une promptitude et une audace tout à fait italiennes, et de lui labourer la figure avec ses ongles.

—Emparez-vous de cette furie, hurla-t-il, et enfermez-la dans un endroit quelconque.

En moins de trois minutes l'Italienne fut baïllonnée, garrottée, et jetée brutalement sur le tapis d'une chambre voisine.

Jeanne poussa un long soupir étouffé, les spasmes cessèrent et elle resta immobile sur le canapé. Elle venait s'évanouir.

Au même moment, la petite cloche de la villa sonna bruyamment.

M. de Borsenne se redressa d'un bond.

—On sonne à la grille, lui dit Pierre.

—J'ai entendu. Courez à la petite porte et faites avancer la voiture.

Vite, vite, nous n'avons pas une seconde à perdre.

Pierre s'élança dehors par le chemin qu'il avait pris pour entrer. Sur un signe de M. de Borsenne, les deux hommes le suivirent.

Le mari prit sa femme dans ses bras et sortit à son tour de la maison. Il traversa le jardin aussi rapidement que le poids dont il était chargé pouvait le permettre. Enfin, il arriva à la porte.

—Je ne vois point de voiture et je n'entends rien, murmura-t-il.

Il allait sortir du jardin lorsqu'un homme armé d'un revolver lui barra le passage.

C'était Jean Frugère.

La sueur qui ruisselait sur le front de M. de Borsenne se changea en eau glacée.

—Pierre, à moi ! s'écria-t-il.

Deux hommes parurent, mais ce n'étaient point ceux qu'il attendait. Dans l'un il reconnut Gaston de Sairmaise ; l'autre était le domestique que Georges avait emmené le matin à Paris.

—Monsieur, dit gravement Frugère, ne comptez point sur les bandits vos complices ; ils ont disparu comme de la fumée, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de faire comme eux.

M. de Borsenne fit entendre un rugissement de rage.

Mais les paroles n'étaient pas du goût de l'Italien, qui, du reste, ne les comprenait point. Il sauta sur M. de Borsenne et le saisit à la gorge, pendant que Gaston le forçait à lui abandonner la jeune femme que le grand air commençait à ranimer.

Alors les traits de M. de Borsenne se contractèrent violemment. Son visage livide, sur lequel on voyait des lignes sanglantes, prit une expression de férocité effrayante.

—Gaston de Sairmaise, fit-il d'une voix sourde, l'homme vertueux, qui se fait le champion de l'immoralité et défend l'adultère !...

Et un rire sardonique éclata entre ses lèvres crispées. L'Italien le poussa violemment hors du jardin, ferma la porte, et M. de Borsenne se trouva seul au milieu du chemin.

Il s'éloigna avec des pensées sinistres.

(A suivre)

LA FOLLE DU MONT-ROYAL

Nous commencerons dans notre prochain numéro, la publication d'un grand roman canadien inédit, intitulé : LA FOLLE DU MONT-ROYAL et écrit spécialement pour LA VIE ILLUSTRÉE.

FEU JULES XHROUET

L'éminent artiste dont nous publions le portrait repose, depuis quelques jours, dans sa demeure dernière. A peine arrivé au printemps de la vie, mais déjà dans toute la force de son talent, la Mort indifférente et impitoyable l'a ravi à sa famille, à ses nombreux amis.

C'est une grande perte pour l'art musical dont il était un fidèle interprète.

Aucun de ceux qui l'ont connu ne tarit en éloge sur son compte. Son affabilité, sa bonté de caractère étaient rares et lui ont attiré beaucoup de sympathies.

Il est mort loin de sa patrie ; mais au milieu d'amis sincères.

M. Jules Xhrouet naquit à Spa (Belgique) en 1865. A l'âge de neuf ans, il commença l'étude de la clarinette ; plus tard, il entra au Conservatoire de Liège, où il remporta le premier prix.

Son talent était hautement apprécié par Gounod et le maître le compta plusieurs fois parmi les membres de son orchestre.

Jamais Xhrouet ne parlait de ses capacités musicales. D'ailleurs, depuis quelques années, il n'aimait plus son instrument dont il affectait de se servir comme d'un simple outil, mais, cependant, avec une science qui révélait l'artiste consommé.

Il était aussi compositeur à ses heures, et improvisateur, toujours. Il a composé plusieurs partitions charmantes ; mais sa modestie était si grande qu'il ne leur reconnaissait aucune valeur. Dernièrement, même, une maison de Rotterdam tenta de lui acheter une de ses œuvres et le musicien refusa d'entrer en négociations.

Les sociétés qui désiraient organiser un concert se le disputaient, et il répondait favorablement à toutes leurs demandes, car il ne savait pas refuser. Il aurait même, chaque fois, joué *gratis*, si son Mentor, M. Ernest Lavigne, n'eût mis un frein à ses libéralités en posant pour lui les conditions.

On sait que M. Xhrouet avait été engagé par l'excellent directeur de la Fanfare de la Cité et qu'il devait être une des principales attractions des concerts du Jardin Viger et autres.

Aujourd'hui, il ne nous reste que le souvenir de son talent...

Son service funèbre a été chanté au Gesù et une foule considérable assistait aux obsèques qui ont été dignes du grand artiste.

Le jour même de sa mort, M. Xhrouet père a dû s'embarquer, pour venir verser une larme d'adieu sur la tombe de son fils.

Jeudi dernier, le Révd. M. L. L. Dupré, curé de Sorel—où le défunt donna l'une de ses dernières auditions—chanta un service pour le repos de son âme, avec le concours de la Fanfare de cette dernière ville.

Le courant, un grand concert sera donné, au bénéfice de sa veuve.

Tous les musiciens qui étaient les amis du sympathique artiste prêteront leur concours en cette circonstance, et nous nous plaisons à espérer que le public répondra à l'attente générale en se rendant en foule à leur appel.

LÉON FAMELART.

ALPHONSE KARR

Un matin, Alphonse Karr se rendait au cercle Visconti.

Un petit gamin, comme nous en voyons tant à Paris, s'approcha de l'auteur des *Guépes* et lui dit :

—Monsieur le baron, donnez-moi deux sous.

L'ami de Gatayes murmura :

—Veux-tu bien t'en aller, galopin !

Le gavroche continua ses litanies :

—Monsieur le comte, donnez-moi deux sous.

—Monsieur le marquis, donnez-moi deux sous.

—Monsieur le duc, donnez-moi deux sous.

—Monsieur le prince, donnez-moi deux sous.

Las d'être poursuivi avec un tel acharnement, Alphonse Karr lui jeta deux sous—pour s'en débarrasser.

—Merci, monsieur Alphonse Karr ! Vos myosotis sont-ils en fleurs ? s'écria le gamin en s'éloignant aussitôt.

CONCOURS DE BÉBÉS



La merveilleuse attraction d'un concours de bébés sera offerte vers la mi-mai, à tous ceux qui s'intéressent au nouveau, à l'originalité, à l'art pur, au plaisir des yeux et au progrès. Ce concours, d'un nouveau genre en ce pays, sera tenu à Montréal dans une grande salle publique, bien aménagée, offrant aux concurrents tout le confort, qu'exige leur jeune constitution, et aux visiteurs tout l'agrément possible.

Le concours durera trois jours et les concurrents seront des bébés dont l'âge ne dépassera pas deux ans et demi ; leur constitution et leur beauté seront le sujet du concours.

Il est fait appel à tous les beaux bébés du pays. Il y aura trois médailles frappées spécialement pour cette circonstance et des prix en argent :

1er prix.....	Une médaille d'or et	\$25.00
2e ".....	" " d'argent et	20.00
3e ".....	" " de bronze et	15.00
4e ".....		10.00
5e ".....		5.00

Et dix mentions honorables.

Le jury chargé de décerner les prix sera composé de trois médecins et de quatre dames. Les visiteurs pourront aussi voter au scrutin et leur vote comptera dans la décision du jury.

La salle sera décorée avec goût, il y aura musique, rafraîchissements. Tout le confort possible sera offert aux exposants et aux concurrents : des bonnes vêtements de noir, avec tablier et bonnet blancs, seront mises gratuitement à la disposition des enfants et des mères.

Les concurrents seront exposés sur une immense estrade en forme de fer à cheval, et un comité d'amusement composé de jeunes filles sera chargé de les égayer, au moyen de jouets fournis gratuitement et de charmantes mimiques. Les concurrents seront tous vêtus du même costume : Ces chemises seront faites de l'étoffe que l'on voudra, à part le satin et la soie, et bordées d'une dentelle unie ; elles seront faites de la couleur que les exposants jugeront la plus appropriée au teint de l'enfant : bleu pâle ou foncé, rouge écarlate ou foncé, blanc, noir, rose ou crème.

Chaque concurrent portera un numéro ; de cette manière on évitera la partialité dans le vote. Enfin on peut compter sur une organisation parfaite.

LA VIE ILLUSTRÉE publiera le portrait des bébés qui auront obtenu une distinction dans le concours ; elle en fera une prime magnifique, qui sera envoyée à tous ses abonnés.

PROGRAMME DU CONCOURS

Premier jour.—Jeudi, après-midi de 2.30 à 5 hrs.

Ouverture par Son Honneur le maire Grenier ; discours de circonstance par des citoyens éminents ; musique variée, vote des visiteurs.

Soir de 8 à 10 hrs.—Concert promenade, vote des visiteurs.

Deuxième jour.—Vendredi, après-midi de 2.30 à 5 hrs.

Musique variée, vote des visiteurs.

Soir de 8 à 10 hrs.—Concert promenade, vote des visiteurs.

Dernier jour.—Samedi, le soir seulement de 7.30 à 10 hrs.

Clôture du vote des visiteurs. Décision du jury ; distribution des prix ; discours de circonstance, musique et ovation aux vainqueurs.

Les deux premiers jours, l'entrée sera de 15 centins ; le dernier jour, 25 centins.

Entrée libre aux exposants et aux concurrents.

Tel est l'ensemble de ce projet qui, tout plaisant et fantaisiste qu'il puisse être, ne laisse pas d'offrir certain intérêt au point de vue de l'art pur et du plaisir des yeux.

L'organisateur fait appel à toutes les personnes désireuses d'exposer, de lui adresser leurs demandes sans retard, car la liste est déjà ouverte et devra se couvrir rapidement.

Il s'adresse aussi à l'amabilité des jeunes filles pour composer son comité d'amusement pour les bébés : tâche facile et gaie que le plus grand nombre fera avec plaisir, sans nul doute. Il ose compter sur de promptes inscriptions ; des insignes seront fournies aux membres de ce comité.

On pourra se procurer auprès de l'organisateur ou dans la *Petite Correspondance* de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les renseignements désirés.

Le lieu du concours et les noms des membres qui composeront le jury seront annoncés en temps et lieu.

L'ORGANISATEUR.

W. A. GRENIER.

Directeur de LA VIE ILLUSTRÉE.

POUR L'EXPOSITION DE 1889

Aux jours de paix, les peuples fraternisent ;
L'air retentit des chants des travailleurs !
Dans les combats, les haines s'éternisent ;
Il font couler et le sang et les pleurs.
Le monde entier, c'est la grande patrie
Dont les enfants forment le genre humain.
Qu'en tous pays, la guerre soit flétrie ;
Vivons en paix et donnons-nous la main.

Rois, empereurs, écoutez nos requêtes ;
Si vous voulez voir bénir votre nom,
Ah ! renoncez pour toujours aux conquêtes ;
L'homme est-il donc de la chair à canon ?
L'ambition de succès éphémères
Vous fait verser des flots de sang humain.
Laissez les fils à l'amour de leur mère.
Vivez en paix et donnez-vous la main.

D'exploits guerriers chaque peuple s'honore,
Mais le triomphe est suivi de regrets !
Par le travail on grandit plus encore,
Et sa devise est : liberté ! progrès !
Ne craignons rien, ni fatigue, ni veilles ;
Mais, du progrès, en suivant le chemin,
Si nous voulons enfanter des merveilles,
Vivons en paix et donnons-nous la main.

Vaillants lutteurs des arts, de l'industrie,
Jamais vos fronts ne s'ornent de lauriers,
Mais vos labeurs servent bien la patrie.
Oh ! soyez fiers, artistes, ouvriers !
Loin de causer des craintes, des alarmes,
Vos luttés sont l'espoir du lendemain.
Ah ! les outils valent mieux que les armes,
Vivons en paix et donnons-nous la main.

Quand Dieu créa les vignes bien-aimées,
Il nous donna la joie et les chansons !
Pourquoi dit-on : c'est le Dieu des armées ?
Quand c'est le Dieu des bonheurs, des moissons.
La guerre hélas ! amène la souffrance,
Dévaste tout, c'est un acte inhumain !
Aux étrangers, versons les vins de France !
Vivons en paix et donnons-nous la main.

G. G.

LA SCIENCE DE LA VIE

Notre vie est si courte ! il la faut employer ;
Instruisez-vous, enfants, dès l'âge le plus tendre.
Vous serez malheureux si vous cessez d'apprendre ;
Et c'est un jour perdu qu'un jour sans travailler.

GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture : 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur propre composition et dans leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance ; ceci est essentiel, car nous trouverons là une garantie de la bonne foi de nos correspondants. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir ; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

Qu'on veuille bien se rappeler qu'un abonnement ne donne droit qu'à une seule analyse.

Nos correspondants sont priés de nous faire rapport de la justesse de nos analyses. Ces rapports ne seront livrés à la publicité qu'avec la permission des correspondants.

Voici quelques échantillons des nombreuses lettres que nous recevons en réponse sur la justesse de nos analyses :

St Placide P. Q., 26 Mars 1889.

M. le professeur Marc Say,

LA VIE ILLUSTRÉE.

Cher Monsieur,

J'avoue que dans l'analyse de mon écriture vous ne vous êtes pas trompé ; tout ce que vous avez écrit, cela me ressemble. Succès complet.

Bien à vous,

M. C. DUBREUIL.

Ste Marie Beauce, 28 Mars 1889.

M. le professeur Marc Say,

LA VIE ILLUSTRÉE.

Cher Monsieur,

C'est avec plaisir que je me rends à votre désir de vous faire rapport de la justesse de l'analyse de mon écriture, que vous avez publiée dans le numéro de samedi dernier. Je ne vous cacherais pas que quand mes yeux sont tombés sur le nom que je vous indiquais pour me répondre, un sourire d'incrédulité a paru sur mes lèvres, mais qu'il s'est effacé aussitôt pour faire place à un intérêt sérieux, car je dois vous dire que vous ne vous êtes nullement trompé.

Je dirai avant de finir que si toutes les analyses que vous avez faites sont aussi justes que la mienne, vous êtes réellement un savant, et devez comme à moi, faire naître, dans l'esprit de tous vos lecteurs, le désir d'une analyse et de vous faire de nombreuses questions.

Mes sincères remerciements et veuillez me croire.

Votre bien dévoué,

DAVILA DALLAIRE.

Pointe au Pic, 28 Mars 1889.

M. le professeur Marc Say,

LA VIE ILLUSTRÉE.

Cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de la bonne analyse de mon écriture, elle est juste.....

Tant qu'à cette phrase qui termine votre analyse : " Votre lettre n'indique pas seulement votre caractère, mais contient aussi votre histoire... Je n'ose pas en dire davantage. Le tout respectueusement." Je vous prie, monsieur, de me dire privément ce que vous pensez ; je vous en serais reconnaissant.

CAROLINE N**.

N.B.—Comme mes analyses, me donnent une somme énorme d'ouvrage, je ne puis entretenir privément, c'est-à-dire en

dehors des colonnes du journal, aucun correspondant. Je ne ferai jamais d'exception à cette règle. Pardonnez-moi de ne pouvoir me rendre à votre désir.

Autre remarque : Dans votre analyse, je n'avais pas précisé comme j'ai l'habitude de le faire. Je trouvais bien étonnant qu'un caractère comme le votre puisse porter une tête blonde. Ces croches remarquables dans votre écriture ne m'ont jamais trompés.

St Lin P. Q., 28 Mars.

Monsieur,

Je dois acquiescer à la demande que vous me faites de vous renseigner sur le résultat de l'analyse de mon écriture.

Je dois vous dire qu'à ma grande surprise, l'analyse a été juste et vraie sous tous les rapports. Je dois, cependant, excepter le mot *charmante* que vous avez employé dans votre définition, plutôt, je pense, par courtoisie qu'autrement.

Sans douter de votre talent en graphologie, je ne pouvais croire à un résultat aussi parfait que celui dont vous avez fait preuve en cette circonstance. Je vous félicite beaucoup de votre talent, vous continuerez à l'exercer, sans doute, pour l'avantage de vos lectrices qui devront, comme moi, l'apprécier dans sa juste valeur.

En terminant, je dois vous remercier, et en même temps vous faire mes excuses d'avoir manqué d'égard en ne vous envoyant pas ce résultat sans qu'il me soit demandé.

Veuillez croire à la sincérité des vœux que je forme pour votre succès dans la publication de *La Vie Illustrée*.

Votre humble servante,

ALIDA LECLAIR.

FLORIAN, Montréal.—Plutôt brun que châtain, avec cheveux et yeux noirs ; taille moyenne, allure vive, dégourdie ; intelligent et instruit, mais un peu fantasque. Bon cœur, mais mauvaise tête. Orgueilleux, prompt et passionné. Physique très intelligent, mais qui ne plaît pas à tout le monde, à cause de *certain air moqueur*. Etudiez probablement une profession libérale et ferez votre chemin, par votre audace et votre intelligence.

A. E. A., Bic.—Joli petit diable, très bien élevé, au frais minois, à la figure constamment réjouie et très riieuse et ricaneuse, au teint ni blanc, ni noir, ni blond, ni roux, ni rouge, mais d'une nuance composée d'un peu de toutes ces couleurs ; taille svelte et élégante. Capricieuse à ne pas toujours savoir ce qu'il vous faut, excepté toutefois, sur la question du mariage.

Esprit perspicace et incrédule, très bonne instruction et grand cœur, mais fait pour aimer capricieusement. Caractère énigmatique, mais tout à fait adorable pour celui qui saura vous comprendre.

Enfin, moi qui me targue de connaître le monde, je vous déclare charmante.

V. H.*** Montréal.—Châtain foncé, yeux bruns foncés, taille assez forte, pour votre âge ; allure sage et éducation bonne. Caractère ferme et décidé, et bon cœur. Aimez à vous instruire et ferez votre chemin dans les affaires ; suivez le commerce, car vous semblez y avoir des aptitudes, ce que vous ne paraissez ignorer. Continuez à lire les journaux, vous y puiserez tous les renseignements utiles à l'homme d'affaires et de progrès.

IMELDA H., Montréal.—Il faut vous abonner. Vous comprenez qu'autrement, j'aurais à chaque semaine des milliers de correspondants ; le journal ne pourrait contenir toutes ces analyses.

HENRI HELLO.—Brun, de forte taille, énergique, instruit. Homme de beaucoup d'ordre, possédant des notions commerciales assez étendues. Etes dans le commerce et vous réussissez. Physionomie sympathique et bon caractère.

V. P. S., Pontiac.—Votre écriture grande, régulière, soigneusement formée, démontre l'habitude de l'enseignement, et vous devez ou avez dû enseigner. Vous êtes de taille pas très haute, mais assez forte et bien proportionnée. Caractère sérieux, réfléchi, résigné et très grand cœur. Teint châtain et cheveux bruns foncés. Assez instruite et curieuse, mais réservée. Avez le désir de connaître. Le cœur assez tranquille.

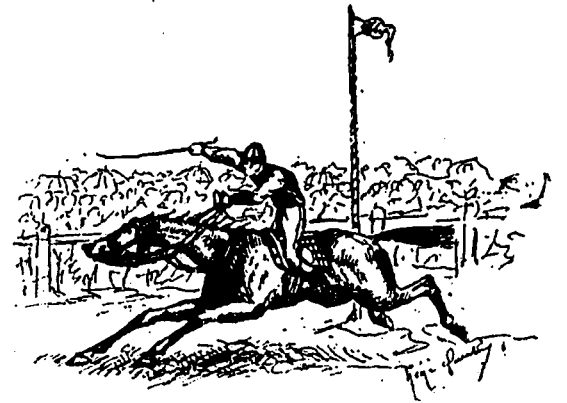
GEORGE, Beauharnois.—Plutôt blond que brun, cheveux châtain clair, taille assez haute, mais peu forte, allure vive, affairée. Esprit porté vers les affaires. Caractère droit et assez sérieux pour votre âge. Beaucoup d'ordre et d'audace, vous ferez un homme d'affaires supérieur. Vous vous occupez beaucoup d'écritures en comptabilité. Physionomie des plus sympathiques et type du *young gentleman*.

LA VIE ILLUSTRÉE

Une nouvelle publication littéraire, humoristique et de sport, vient de paraître à Montréal, portant le titre ci-dessus. C'est un journal hebdomadaire de seize pages et bien agencé. Il suffit de mentionner les noms de MM. H. Berthelot, écrivain humoristique, Léon Famelart, chroniqueur, et W. A. Grenier, directeur-gérant, pour assurer le public sur la valeur de cette publication.

—La Lyre d'Or.

ECHOS DU SPORT



TURF

Il est question d'une grande course entre Harry Bethune et H. Johnson, de St. Louis. L'enjeu serait de \$2,500. La course aurait lieu à San Francisco.

**

On raconte qu'il existe, à la Trinidad (Antilles) un certain Henry M. Pollard, dont l'agilité serait phénoménale.

Ce cheval humain aurait, s'il faut en croire les dépêches, parcouru 100 verges en huit secondes !

Il est, dit-on, en route pour New York, où il prouvera ses capacités.

Si cette nouvelle n'est pas un simple canard, je conseille aux Bethune, aux Shenill et aux Johnson de faire attention à leurs lauriers, car ils leur seraient rapidement enlevés.

**

LE BASE-BALL.

Faire le tour du monde, dépenser environ trente mille piastres pour montrer aux Australiens, aux Asiatiques et aux Européens le jeu national de son pays, voilà bien une idée qui ne pouvait germer que dans la cervelle d'un Américain !

C'est ce qu'ont fait les deux équipes de *base-ball* : "Chicago" et "All America". Parties au milieu de novembre, — en caravane de vingt-trois, sous la direction de MM. Spalding et Leigh Lynch, — après avoir fait leurs adieux au président Cleveland, elles ont opéré successivement à Honolulu devant le roi Kalakaua ; à Melbourne, à Sydney, à Calcutta, à Bombay, à Colombo, au Caire, à Naples, à Rome. Bref, on les a vues partout comme le Brésilien de Meilhac et Halévy — avec cette différence qu'elles ne poursuivaient pas une femme, mais une idée. Ces nouveaux missionnaires prêchent simplement l'amélioration de la race humaine par les exercices en plein air... Et leur apostolat, qui se traduit en agissements et non en paroles, leur a valu, en tous lieux, un accueil des plus bienveillants.

Tout pays qui se respecte doit avoir son délassement particulier : les Anglais avaient le cricket et les Canadiens la crosse. Les Américains créèrent le *base-ball*, se jurant *in petto* qu'ils arriveraient un jour à détrôner l'un et l'autre. Et avec cette ténacité qui caractérise leur race, ils ont su faire d'un simple jeu un sport nouveau, un art véritable, demandant des qualités extraordinaires de vitesse, de précision, de coup d'œil. Aujourd'hui, le plus petit bourg des United-States a son club de *base-ball* : partout où l'on peut trouver une pelouse un peu vaste, on y installe une partie et les parcs ainsi que les jardins sont envahis du matin au soir par des *batsmen* s'obstinant à renvoyer la balle.

Quand arrive l'époque des championnats de la grande lutte pour la suprématie entre les 16 clubs de la Ligue et de l'Association — dont la rivalité éclipsait en ardeur celle des Montéguts et des Capulets — le *base-ball* devient du délire, de la frénésie... Dans les villes où les *matches* se jouent, les boutiques sont fermées et les rues désertes ; tout le monde — hommes, femmes et enfants — afflue dans le parc où se décide la partie, et le lendemain les journaux publient des colonnes où sont décrites les phases et les péripéties de la bataille. Et cela dure deux mois.

A Chicago (le berceau du jeu de *base-ball*), la Bourse — qui fait la cote des céréales du monde entier — ferme de bonne heure pour permettre à MM. les courtiers d'assister à la joute, sans se préoccuper de la perturbation qu'amène inévitablement cette clôture hâtive. La formule

romaine *panem et circenses* est renversée. Le plaisir des masses prime leur alimentation. Le blé cède l'arène à la balle!

Une fois, les évêques étaient réunis en conclave dans une ville où se jouait un *match* décisif entre le club de Chicago et certain rival qui lui disputait le championnat. Le doyen se lève, rappelle à ses honorables et vénérés frères que le solennel combat commence à trois heures et demande à ce que la séance soit levée : un vote unanime accueille sa proposition. Dieu lui-même dut s'effacer en présence de l'attraction du combat.

Un autre détail qui indique à quel point ce jeu passionne le public américain :

Quatre journalistes, accompagnant la caravane, ont mission de télégraphier, aux grands journaux, les résultats et les détails de la journée par dépêches de 1,500 à 2,000 mots.

Les deux équipes sont accompagnées d'un petit nègre, grimaçant et paresseux—vrai singe à la tignasse aussi crépue qu'un manchon d'astrakan. Joë (c'est son prénom) a fait le voyage entier avec les deux troupes. Il est leur "Mascotte" et remplace avantageusement un beau chat noir qu'elles ont perdu dans leurs pérégrinations. A Chicago, chaque fois qu'un grand *match* était donné, si le chat noir traversait la pelouse, la victoire était assurée aux "Chicagos"; c'était réglé, et le matou à la robe de jais n'en manquait pas une! Un beau matin, il disparut : aussitôt la veine abandonna le club.

A défaut de chat on prit Joë : on l'enrôla comme tambour-major et partout où le club défilait, à sa tête marchait fièrement Joë... Bientôt la fortune revint. Mais au bout d'un mois, Joë disparaissait à son tour. L'heure du départ pour la grande tournée sonna; on se disposait à partir sans Mascotte quand, en se rendant à la gare, M. Spalding aperçut son nègre suivant d'un œil sombre la caravane en marche. Une larme, semblable à un diamant sur du satin noir, brillait sur sa joue. Le drôle—qui avait sans doute été flirter auprès de quelque négrienne ou s'amuser dans les bas quartiers où le gin est bon marché—le drôle, dis-je, s'était senti des remords et malgré lui revenait au bercail... Il fut aussitôt empoigné et embarqué. Voilà comment Joë—surnommé la Mascotte—a fait le tour du monde avec l'équipe du Chicago-Club!

* *

Peut-être une explication sommaire du jeu de baseball ne serait-elle pas ici, dépourvue d'intérêt.

Le jeu, en lui-même, est bien simple : sur un terrain uni, on établit les bases aux quatre coins d'un espace équilatéral. Les joueurs se divisent en deux camps de neuf joueurs chacun : l'un des camps prend le champ, c'est-à-dire qu'il doit arrêter ou attraper les balles, frappées au vol au moyen d'un bâton court et pesant, par un des joueurs du camp opposé. Ce joueur envoie le projectile—fait de peau recouvrant une boule très compacte de chanvre et de liège—aussi loin qu'il peut. Tandis que la balle voyage, il court à toutes jambes pour faire le tour du quadrilatère, avant que le champ ait pu l'arrêter. Si la balle le surprend dans son parcours entre deux des angles du carré, il est *out* : dehors, éliminé, exclus définitivement de la lutte.

Debout sur un petit carreau, à quinze mètres du batteur, le lanceur (*pitcher*) envoie la première balle; le batteur (*batsman*) l'attend, le bâton levé, l'œil fixé sur celui de son adversaire. La balle, dure comme un boulet, arrive lancée à toute volée; un coup sec, un sifflement, et elle disparaît, traversant comme l'éclair l'immense terrain, pour aller retomber au loin.

Le *batsman* jette son bâton à terre, et pendant que ses adversaires courent après la balle, il a fait à toutes jambes le tour entier du carré, regagnant son point de départ et acquérant ainsi un point pour son équipe.

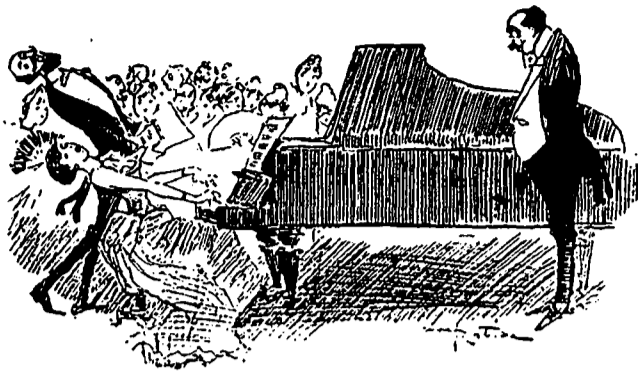
La partie continue ainsi jusqu'à ce que trois joueurs aient été mis dehors; l'autre équipe prend à son tour la batte jusqu'à ce que les deux équipes aient joué neuf manches. Celle qui gagne le plus de points est victorieuse.

DU TURF.

LA SCIENCE DE LA VIE

Il faut autant qu'on peut, obliger tout le monde,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
Reçoit-on un bienfait, qu'un bienfait y réponde.
Il se faut entr'aider, c'est la commune loi.

PETIT CODE DE LA BONNE COMPAGNIE.



DE LA BONNE TENUE EN GÉNÉRAL.

La bonne tenue montre la bonne éducation, et en manquer est un gros péché contre le savoir-vivre.

—Mais qu'est-ce que la tenue? allez-vous me demander.

Eh bien, la tenue, c'est l'ordre chez soi, sur soi, autour de soi, dans ses armoires comme dans ses actions : en un mot, c'est un je ne sais quoi qui sert d'auréole à la femme vraiment distinguée, qu'elle soit reine, princesse ou même simple bourgeoise, car toutes sont justiciables de la grande loi du savoir-vivre.

La bonne tenue d'une maison est la première de toutes les élégances. Elle embellit le luxe et le remplace au besoin; elle charme l'œil, elle repose l'esprit; en un mot, c'est l'harmonie de la vie et l'étiquette de l'honnêteté. Ainsi, vous verrez très-rarement régner une tenue parfaite dans la maison ou sur la personne des gens peu scrupuleux.

La bonne tenue est aussi nécessaire pour les hommes que pour les femmes.

Une jeune femme qui parle haut dans un salon ou qui coupe la parole à une personne âgée manque de tenue.

Une jeune femme ou une jeune fille qui demeurent assises dans des fauteuils quand, près d'elles, des femmes âgées sont assises sur des chaises, manquent complètement de tenue.

Qu'on soit homme ou femme, s'étendre dans une voiture, quand cette voiture est découverte et qu'on n'est pas malade, c'est manquer de tenue.

Prendre la première place dans sa voiture ou se mettre au fond quand les personnes qu'on a invitées sont aux secondes places ou sur les banquettes de devant, c'est manquer de tenue.

S'étendre au lieu de se tenir droit sur sa banquette ou dans son fauteuil, soit au spectacle, soit dans tout autre endroit public, c'est manquer de tenue.

Mettre les pieds sur les chaises placées devant soi, à l'église, c'est manquer de tenue.

Chuchoter, ricaner ou parler à l'église ou au temple est encore un manque de tenue.

Une femme qui parle familièrement à un homme qui n'est ni son frère ni son proche parent manque de tenue.

Elle manque aussi de tenue celle qui parle d'un homme de sa connaissance sans faire précéder son nom du mot *monsieur*, à moins que celle qui parle ne soit âgée et que celui dont elle parle soit un homme célèbre ou un jeune homme.

Une jeune femme et une jeune fille qui offrent la main à un homme manquent de tenue, malgré ce vilain usage anglais qui s'est glissé dans nos mœurs d'à présent, et que nous avons le très-grand tort d'accepter.

Ne pas essayer bien ses pieds sur le tapis qui précède la porte avant d'entrer dans un appartement, fût-ce même chez soi, est un manque de tenue.

On manque de bonne tenue en conservant de la poussière sur ses vêtements, son chapeau ou ses chaussures.

Une femme bien élevée, à moins d'être malade ou convalescente, ne doit jamais recevoir de visites tant qu'elle est en robe de chambre et en pantoufles, l'une et l'autre de ces deux choses fussent-elles mêmes les plus élégantes du monde, car ce serait manquer de tenue au premier chef. Je sais bien que beaucoup de femmes aujourd'hui agissent autrement, et vont sans doute me trouver ridicule; mais je vous apprends ce qu'on m'a appris quand j'étais jeune, alors qu'on se préoccupait de donner une très-bonne éducation aux filles; vous ne pouvez pas me demander mieux.

Quand on est jeune, on doit faire sa toilette de propreté en se levant : se peigner, mettre son corset, ses bottines; le contraire est manquer de tenue.

Se tenir mal est manquer de tenue; de même se dandiner sur sa chaise, en public, à l'église, mettre ses pieds les sur chaises basses placées devant soi, chuchoter, rire, manquer enfin au recueillement que le saint lieu exige, est manquer de tenue.

Recevoir chez soi des visites et rester étendue sur une chaise longue ou sur un divan, si l'on n'est pas malade, est non-seulement manquer de tenue, mais aussi aux égards qu'on doit à ses visiteurs.

Une femme qui sort sans gants, sous prétexte qu'elle a un manchon, manque de tenue.

Une robe mal attachée ou à laquelle il manque un bouton, des gants non boutonnés ou délacés, des souliers éculés, tout cela marque une femme qui manque de tenue, c'est-à-dire qui est mal élevée.

Donc, vous le voyez, la bonne tenue est parfaitement indépendante de la richesse; c'est un assemblage de propreté, de grâce et de fraîcheur; toute fortune peut y atteindre, et toute position doit s'y plier; quand elle est sur la femme, elle augmente ses charmes; quand elle est dans sa maison, c'est la première de toutes les élégances; elle embellit le luxe et le remplace au besoin; elle charme l'œil, repose l'esprit; en un mot, c'est l'harmonie de la vie.

Chez elle, même les jours où elle ne sort pas, une femme doit être parfaitement tenue; c'est un devoir envers son mari, envers ses enfants, envers tous ceux qui l'entourent, en un mot. Ainsi, ses cheveux doivent être bien arrangés; sa figure, ses dents, ses mains, son linge, d'une propreté parfaite, ses bottines en bon état; en un mot, elle doit être absolument comme si elle devait se présenter devant des étrangers, et cette bonne habitude augmentera le respect de tout ce qui vit autour d'elle, même celui de ses enfants, car la bonne tenue est le cachet d'une femme honnête, comme elle est la marque d'un homme distingué, et tous nous en sommes tributaires, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands de ce monde; aussi la femme qui croit prendre un genre en y manquant est aussi naïve que ridicule.

La bonne tenue,—nous l'avons dit,—n'est pas le devoir des femmes seules : elle incombe également aux hommes; en effet, c'est elle qui révèle non-seulement l'homme comme il faut, mais encore l'homme de mérite, et l'on ne doit jamais avoir bonne opinion de celui qui manquera de tenue, fût-il même chez lui.

Ainsi, la bonne tenue chez un docteur augmente toujours la confiance qu'on a en ses lumières, parce qu'elle indique la rectitude des idées.

Un homme de bonne compagnie attend toujours qu'une femme lui offre la main avant de présenter la sienne, sachant bien que le contraire serait manquer de tenue.

Un ecclésiastique ne donne jamais de poignée de main, ce qui serait un complet manque de tenue, eu égard à son caractère.

Un homme qui parle à une femme dans la rue sans ôter son chapeau manque de tenue au premier chef, et une femme de peu donna un jour une excellente leçon là-dessus à un homme très-connu dans le journalisme.

Elle le rencontra sur le boulevard et l'arrêta, parce qu'elle avait à lui parler. Comme il conservait son chapeau sur la tête, elle lui dit vivement :

—Mais ôte donc ton chapeau! les passants vont voir que tu parles à une...

Il faut donc d'abord prendre comme principe qu'une grande politesse partout, même dans la rue, est la preuve d'une excellente éducation. Ainsi, une femme qui heurte tout le monde sur son chemin pour passer plus vite, qui tient tout le trottoir par la large envergure de ses jupes, sans prendre garde si elle gêne les passants, est assurément une personne fort mal élevée.

MME. DE BASSANVILLE

LA FOLLE DU MONT-ROYAL

Nous commencerons dans notre prochain numéro, la publication d'un grand roman canadien inédit intitulé : LA FOLLE DU MONT-ROYAL, et écrit spécialement pour LA VIE ILLUSTRÉE.

ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

ACADEMIE DE MUSIQUE

HENRY THOMAS, Locataire et Gérant.

UNE SEMAINE COMMENÇANT LUNDI 1 AVRIL

ENGAGEMENT du CÉLEBRE ACTEUR

M. HENRY LEE!

Aidé par sa Célèbre Troupe Dramatique dans la grande pièce Française d'Ennery

LE CAVALIER

Costumes magnifiques, décors nouveaux, et travaillés avec soin, effets de théâtre nouveaux.

Matinée Samedi. Billets en vente maintenant chez Nordheimer.

THÉÂTRE ROYAL.

SPARROW & JACOBS, Prop. et Gérants.

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 1 AVRIL APRÈS-MIDI ET SOIRÉE

ENGAGEMENT DE LA FAMEUSE EQUESTRIENNE

KATE PURSELL

Supportée par une excellente compagnie, dans le grand drame intitulé :

QUEEN OF THE PLAINS

PRIX D'ADMISSION, 10, 20 et 30 cts.

SIÈGES RÉSERVÉS, 10 Cts. EXTRA.

Plan au magasin de musique de Prince.

Semaine suivante - UNCLE TOM'S CABIN.

CYCLORAMA

JERUSALEM,

LE CRUCIFIEMENT,

ET LA TERRE-SAINTE

LE SPECTACLE LE PLUS ATTRAYANT EN AMÉRIQUE

Coin des Rues Ste. Catherine et St. Urbain

Ouvert tous les-jours de 9 hrs. a.m. à 10.30 hrs. p.m.

Ouvert les dimanches de 1 h. à 10.30 hrs. p.m.

Query Freres

PHOTOGRAPHES

10, COTE ST LAMBERT, 10

Portraits de tous genres et de toutes grandeurs.

PRIX ORDINAIRES, SATISFACTION GARANTIE,

Atelier de Premiere Classe.

VICTORIA BOTTLING CO.

20, RUE ST. DIZIER, 20

MONTRÉAL

VINS Haut-Canadiens

FAITS DU JUS PUR DE LA VIGNE

MARQUES RENOMMEES

LES CÉLÈBRES

BIERES et PORTER

- DE -

JOHN LABATT

- DE -

LONDRES, ONT.

Grand Derby Sweep

DE CARSLAKE

\$25,000.00

1er cheval (en double) \$3,000 chaque = . . . \$6,000
2e " " \$2,000 " " . . . \$4,000
3e " " \$1,000 " " . . . \$2,000
Autres coursiers (divisés également) . . . \$4,000
Non-coureurs " " . . . \$0,000

5,000 Billets, \$5 Chaque

171 Entrées (en double) 342 chevaux.
Tirage, 3 Juin. Courses, 5 Juin 1889.
Résultat du Tirage envoyé à tous les souscripteurs. Dix pour cent déduit de tous les prix.
Adressez : GEO. CARSLAKE, Prop., Mansion House, 522 rue St Jacques, Montréal.

MAISON DE CONFIANCE !

R. J. TOOKE

1547 & 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

Chemises en grande varié, Sous-vêtements, Cols, Cravates

ET TOUT ARTICLE POUR HOMMES

PREMIER CHOIX

- ET -

PRIX MODERES

HORACE PEPIN L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639 - RUE NOTRE-DAME - 1639

3ème porte à l'Est de la Côte Saint-Lambert
MONTRÉAL

ENTREPOT DE MEUBLES

ET DE

LITERIE de la VILLE

SUR. - - - A BON MARCHÉ

On est à prendre les commandes pour le printemps. L'assortiment de MEUBLES de première classe marqués à de moyens prix est très considérable et bien assorti. Aussi, pouvons-nous vendre nos effets de 5 à 10 pour cent à meilleur marché que les autres annonceurs. La fabrication et les achats au comptant, avec une expérience pratique, nous permettent de faire la concurrence sans difficulté.

JAS STEEL

1826, RUE NOTRE-DAME, 1826

Stricte Attention

PEINTURES ET TAPISSERIES

FERRONNERIES, LAMPES,

GLACES DE MIROIRS,

HUILE DE CHARBON,

MASTIC, HUILE DE LIN,

TEREBENTINE, VITRES,

ETC., ETC., ETC.

FRS. MARTINEAU,

1881 - RUE STE. CATHERINE - 1881

MONTRÉAL.

12 Fév. - 1a

MAISON FONDEE EN 1859.

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTRÉAL

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES :

GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.

" Dental Pearlina, pour les dents.

" Saponaceous Dentifrice, pour les dents.

" Chloralyne, pour le mal de dents.

" Sulphur Pastilles pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les maladies de la gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray

Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

HENRY R. GRAY

Chimiste-pharmacien, 144 rue St. Laurent,

MONTRÉAL.

EAU MERVEILLEUSE

L'EAU MINERALE ST. LEON jouit aujourd'hui de la confiance universelle, et est déclarée par tous, une eau merveilleuse.

Sa popularité croissante dans le public, y compris la faculté médicale, démontre clairement, ses vertus curatives.

Cette eau merveilleuse attaque l'ennemi caché qui détruit secrètement les organes vitaux, qui saps les bases de la vie, de la santé, du bonheur. L'usage abondant de L'EAU DE ST. LEON, chasse rapidement du système les terribles ennemis suivants :

- Dyspepsie, Indigestion, Constipation,
- Rhumatisme, Bile, Maladies du foie et des reins, Dartres, Bronchites, Catarrhe, Maux de tête, Acidité du cœur, Sang impur, Hémorrhoides, Gravelle, Affections chroniques, Excès alcooliques, Maladies Syphilitiques, Rhume, Goutte, Etc.

Voici quelques uns des nombreux certificats qui attestent de ses qualités :

Les personnes qui achètent chez moi parlent en termes chaleureux de L'EAU DE ST. LEON comme breuvage et restaurateur. - W. T. Sylvester, Atlantic T. House, 213 King St. East, Toronto.
Le grand remède naturel, L'EAU DE ST. LEON est en grande faveur auprès de mes clients ; les demandes ont toujours augmenté depuis le premier jour que j'ai commencé, il y a quatre mois. - A. M. Sinclair, épicerie, 2 rue Baldwin, Toronto.
Les dartres héréditaires tourmentaient F. Thornton, 133 rue Sydenham, Toronto, depuis 27 ans. Après avoir bu de L'EAU DE ST. LEON pendant trois mois, il est redevenu sain et alerte.
Je souffrais horriblement de rhumatisme et d'indigestion depuis des années. Aucun remède ne m'a soulagé autant que votre estimable EAU DE ST. LEON. - F. W. Downs, consul des Etats-Unis à Québec.

Je me suis convaincu par moi-même que L'EAU DE ST. LEON était d'un grand secours pour le mal de reins ou rognons. - T. Gardner, chimiste, Montréal.
De graves désordres des reins et la dyspepsie m'ont complètement abandonné par l'usage abondant de votre EAU MINERALE. - T. Robillard, 17 rue Barré, Montréal.
La dyspepsie m'a torturé pendant 20 ans. J'ai bu de L'EAU DE ST. LEON. Ma santé est maintenant parfaite. - Mgr Bolduc, Econome du Palais Cardinal.

Je recommande fortement L'EAU DE ST. LEON pour le mal d'yeux. - Rév. W. Géront, Eglise Anglaise, Berthier.
Maux de tête, Migraine, Evanouissements, 20 ans de souffrances. J'ai bu L'EAU DE ST. LEON, je jouis maintenant d'une parfaite santé. - Mme Léveillé, 25 rue Scott, Québec.
Je certifie que L'EAU DE ST. LEON est très efficace dans les cas de dyspepsie, rhumatisme, maladie du foie et constipation. - Dr Rowand, Québec.
Je recommande L'EAU DE ST. LEON pour l'indigestion. - E. Claude, 25 rue Maitland, Toronto.
Je proclame hautement L'EAU DE ST. LEON comme le meilleur remède pour la dyspepsie et la constipation chronique. - T. Jamieson, 206, avenue Spadina, Toronto.

J'ai souffert le martyre pendant 10 ans du rhumatisme et de la goutte. J'essayai L'EAU MINERALE DE ST. LEON. Ces maladies sont maintenant complètement bannies de mon système. - Capt C. E. Holwell, Québec.
J'ai fait usage de L'EAU DE ST. LEON. Je la crois curative et rafraîchissante. - Rév. John Potts, D. D.
J'ai fait usage de L'EAU DE ST. LEON dans des cas d'indigestion avec un succès marqué. - Dr G. A. Bingham, 62 rue Isabelle.
Il y a trente ans, j'ai été guéri d'une sévère attaque bilieuse. Je trouve L'EAU DE ST. LEON plus fraîche et reconfortante que jamais. - S. H. Le Vallée, Toronto.
Je suis revenue de l'hôpital découragée, souffrant d'une indigestion et de douleurs. J'ai bu largement de L'EAU DE ST. LEON, et en une semaine j'ai été guérie. - Mary Morrison, 313 Avenue Spadina.
L'EAU DE ST. LEON est aujourd'hui le breuvage le plus populaire sur la table de famille, dans les grands dîners et aux clubs.

L'EAU DE ST. LEON restaure et reconforte les constitutions débiles et fait disparaître les souffrances résultant des abus alcooliques et autres.
Elle est en vente dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries.

DEPOT PRINCIPAL :

54 SQUARE VICTORIA

MONTRÉAL

A. POULIN, Gérant.